

Le Fram
revue littéraire semestrielle
n° 14, hiver-printemps 2006

Karel Logist *invite* _____ Rémy Disdéro
Yves Lebon
Ariane Le Fort
Frédéric Saenen
René Swennen
Geert van Istendael

Serge Delaive *invite* _____ Fabrizio Bajec
Laurence Bosmans
Valérie Nimal
Timotéo Sergeï

Carl Norac *invite* _____ Gheorghe Grigurcu
Andrea Inglese

G e e r t v a n I s t e n d a e l

Machine à langues

Traduit du néerlandais par Monique Nagielkopf.

1.

Parle ville parle !

Ville, lève au ciel le pullulement de tes langues,
lèche la pluie, boucane au soleil,
savoure, savoure les décombres, ville, gave de ruines
le goulet de ton gosier, suffoque de poussière et crache ton
courroux.

Fais sauter de tes langues le verre des fenêtres,
faufile-toi dans les celliers, enroule-toi aux escaliers,
somnole dans les jardins et baise, ville, baise de ta bouche
les habitants huppés,
baise avec circonspection leurs exquis paniers de crabe.
Tais-toi, ville, le silence fait encore loi, prends patience
immergée dans une beauté qui n'est plus,
transfigurée, transsubstantiée,
en soubassement, en poussière, en souvenir vite terni.

Silence, bouches, silence, ne laissez pas encore
les langues rouler de vos courbes cramoisies,
le pullulement de langues de cette ville langagière,
ville de jachère, ville de jargon, dragon de ville.

Geert van Istendael

Attends, mais n'attend pas hors saison,
n'attends pas un archange Michel,
n'attends pas que la forêt frémissante du savoir fleurisse.

Parle, Bruxelles, parle,
dès que le chuchotis et le cliquetis des phonèmes sous les
pavés
incite le pullulement des voyageurs à prêter l'oreille.

Parle, Bruxelles, parle
tu as tant de bouches
aucune n'abrite seule la vérité.
Parle, Bruxelles, ouvre ta bouche de bichonne, montre
ta gueule déglinguée de mendigote,
viens, fais voir, n'aie pas honte, ville, étale
fièrement tes avoires, tes fentes euroocratiques,
qui engloutissent la miséricorde, crachent des directives
téléguidées tombant dru et net
du ciel gris béton et borgne.

N'aie pas honte, Bruxelles, parle et lève le voile,
fais entendre des histoires de fatras et de fouilles,
polycéphale ton mot,
qui occulte, occit.

Étale-les tous, tes sillons éloquent
ton mufle béant et goinfre d'enfançon,
happant tous les tétons, tous,
montre tes papilles irriguées d'argent frais et liquide,
ta glotte arabe, ton bec haineux chauffé à blanc,
ton rictus de pute rouge carmin.

Et n'oublie pas le chevrotement plus tendre
des voix exilées, de ta langue hors d'âge sur son lit de mort,
qui oublie, trahit.

Parle, Bruxelles parle,
donne éloquemment leur voix aux arts, ville,
la voix de la danse, en faveur chez les pinsons,

la voix de la couleur, guidée par les pinceaux,
la voix de la forme dans le marbre cachée aux marteaux,
la voix de la musique qui s'élance du tremplin des lèvres,
la voix de la mode, haute sur jambes,
la voix du cinéma, à l'œillade asynchrone,
et par-dessus tout ça, criant et fulminant, la voix de la bédé, un
marin, ivre mort.

Parlez, arts, parlez,
voici l'endroit, voici venus les jours,
les jours de sécheresse et de questions assoiffées.
Chaque art a droit à sa voix,
à pleine voix dans les chœurs qui chantent
sous la lumière universelle qui illumine
oreilles et yeux et bouches et nez,
doigts et mains et pieds et plaies
râles et taies et bandages ensanglantés.
Chaque art a une voix qui retentit jusqu'à l'horizon,
chaque art peut maintenant baigner
dans la magnanimité
du soleil démocratique.

Parle, Bruxelles, parle
laisse avec chaque mot, comme dans les contes d'antan,
rouler de ta bouche perles et diamant.
Couvre de piergeries les éclopés,
couvre les gitans de tes joyaux
et couvre de brillants
la Marolienne aux jambes fatiguées.
Parle, Bruxelles, parle
élève toutes tes voix,
couvre de pierre de lune et d'émeraude,
d'or brut, d'aigues-marines,
d'une magnificence de rubis et de cristaux
les clochards craintifs qui crèvent,
sans même encore une feuille de papier
pour couvrir leur nudité.

Geert van Istendael

Parle, Bruxelles, parle
en voix de maîtres,
dures et acérées comme les pointes des plumes.
Imbibe-toi, gobe les milliers de signes.

*Gheestelijcke dronckenheyt maeckt menighe vremde maniere,
maeckt ongeduericheit soe dat ghi moet lopen, springen
tripudieren.*

Parle, Bruxelles, ville oubliée, chant passionné,
de la place de Brouckère à la place Sainte-Justine
et het nutteloos station van Calevoet
tu es de olievlek uit de tank van de taal.

Bruxelles,
ik zen oêngedoên
'k weit nog zeive buûme stoên,
de parfum van de rue Blaes
dat es zjust gaas.

Parle Bruxelles, zievert, cause !
Et les armadas européennes grouillent dans tes avenues
comme l'héroïne dans les veines d'un junkie vétéran,
on marche au milieu des choses mâles unies,
elles cherchent avidement *die seltenen Spitzen*
Ach, das zu besitzen, so seltenen Spitzen !

*Er staat een stolp over de huizen
en hoge hijskranen steken als verschrikkelijke dieren
tegen de hemel af en zwenken en knikken langzaam*
et personne n'est là, personne, dans nos rues et sur nos places,
to take the shuddering city in his arms.

Ah, Cortazar, Dos Passos,
Benn, Baudelaire, Rimbaud,
Auden, Couperus, Marx et Hugo,
et toi surtout, Willem Frederik Hermans,
waarom zijn jullie niet in Brussel gestorven ?
Ensemble nous irions jouer au fantôme
d'opéra en bottelarijen,
derrière les rideaux, en Parts et en partijen
godillait notre nef des fous percée le long des quais,
et y tondre les derniers brins d'herbe,
semer la panique dans les bourses en faillite,
instaurer la démocratie dans la Commission Européenne
escroquer des milliards de poèmes au gouvernement belge,

et au petit matin cristallin ensemble nous serions,
écoutant la pétarade terrorisée de l'heure de pointe,
silencieux, agglutinés, beurrés
chacun *een Kretenzer gapend naar
verlichte pinksterpolyglossen.*
Bruxelles, ville
Whose terrible future may have just arrived.

Un cortège de magiciens dévalent la Montagne de la Cour
tanguant ils distribuent du chocolat et des choux de Bruxelles,
les premières sorcières fendent les nuées, chevauchant
des lap-tops dotés d'ailes de chats-huants.
Des familles s'installent au mitan des rues,
papa, maman, marmaille, neveux et gendres
et chiens, chats, limonade, bière en baril
et couque aux raisins aussi fraîche que l'aube d'un samedi.
À Bruxelles, l'art a repris le flambeau,

Geert van Istendael

les bourgmestres sont en pèlerinage à Rome.
Armée d'une caméra d'argent Buls arpente
de ses jambes d'échassier sa ville bizarre et âpre
à chacune de ses photos, une tour disparaît.
La Maison du Peuple resurgit en nuages rouges,
sur le rond-point Schuman les monstres moisissent,
gangrènent, se désagrègent en maelströms de bourbe,
les nobles maisons de maître se redressent péniblement
et sourient avec distinction parées de leurs plus beaux atours.
Les Marocains chantent en Meulebeiks
et les racistes du Vlaams Blok roucoulent à pleins poumons des
histoires
sur des airs de raï, pleins de sensuelles gutturales.
Car Bruxelles est une machine à langue géniale,
seul le petit magicien sait la commander.
Tirez les manettes, maîtres de tous les arts,
et bombez hardiment sur tous les murs de la ville
l'hymne polyphone à la mariée bâtarde.

F r é d é r i c S a e n e n

Chez les Lanzarotte

Pour Christian Duray.

La bouche de Marta Lerzinski articule un compliment, comme au ralenti. Elle tient sa coupe en cristal dans une main, une cigarette Bolton dans l'autre, elle tente de me captiver, mais son regard fade, filtrant de ses paupières mi-closes, ne m'inspire rien qui vaille. Impression d'entendre le bruit d'un couteau fourrageant dans un melon pour l'épépiner. Je prends congé poliment, je la sens dépitée, freinée dans son élan de séduction, mais là vraiment non, je ne peux plus soutenir sa présence, son pépiement si haut perché. Je me fraye un chemin vers le groupe agglutiné autour de Patrick Fauvel, qui relate avec force gestes et détails, mais en prenant cependant soin de ne pas renverser son précieux verre, le tournage de son dernier film, la difficulté pour obtenir des autorités administratives de la ville, « ces incompétents, ces ronds-de-cuir », la permission de bloquer la circulation pendant une malheureuse semaine dans une rue de Berlin, mais il n'en voulait pas d'autre que celle-là, c'était tout à fait (il ponctue comme s'il y avait une majuscule à chaque mot), tout à fait ce qu'il fallait, et il repart de ce fameux rire nerveux qu'il se sent, dirait-on, obligé de pousser au moins une fois à chaque conférence de presse, comme une marque de fabrique. N'empêche, il rayonne, et vu le nombre de rombières et de

Frédéric Saenen

donzelles qui vrombissent autour de sa carcasse plastronnée, il se croit le clou de la soirée.

Il faut dire que Norma Lanzarotte a tout orchestré de main de maître, du choix minutieux du moindre petit-four au costume des serveurs (très originale, cette touche d'orange, « la couleur préférée de Ed », a-t-elle allégué pour justifier son choix, « depuis la remise du titre de Docteur Honoris Causa que lui a décerné l'Université d'Utrecht »), oui, félicitations Norma, c'est une superbe soirée : deux cents personnes rassemblées à l'insu de votre époux pour ses soixante ans, et plus encore pour ses trois décennies, pile poil, à la tête du service de cardiologie le plus réputé du pays, sinon d'Europe. Vous en avez fait, des cachotteries, derrière son dos ! Et sa secrétaire a dû en compter, des heures supplémentaires, pour pouvoir contacter tous ces gens, et surtout pour leur faire comprendre qu'il était crucial d'observer la plus grande discrétion, car il s'agissait, cela va de soi, d'une « immmmmense surprise ».

Mais je crois que tous ont joué le jeu de bonne grâce. Combien d'entre eux pourraient déjà six pieds sous terre aujourd'hui à cause d'un anévrisme sournois ou d'un méchant infarctus ? Combien seraient à moins de cinquante pour cent de leur potentiel et incapables d'assumer les sursauts de leur libido, ou irrémédiablement diminués par un ichthus, ralentis par une tachycardie mal suivie, soumis aux caprices de leur pacemaker ? Ces industriels, ces artistes, ces publicitaires, ces managers, ces députés, ces maîtres du monde en somme, seraient-ils réunis aujourd'hui pour fêter Edgar Lanzarotte, si lui-même n'avait mis un jour la main à la pâte béante de leur thorax et garanti leur survie, d'un habile coup de bistouri ? Allez donc demander au joaillier Fernando Cabras, le doyen des convives, portant beau ses quatre-vingt-sept ans ; à Matteo Z. et à ses musiciens du groupe « Gli Arditi » qui en faisaient une drôle de tête ce soir de réveillon où ils lui avaient senti le pouls à 185, suite à un déraillement sur une mauvaise ligne de coke ; à Sonia Vargo, perdue sous la mousseline de sa robe, dont l'épée de Damoclès d'une malformation congénitale

menaçait d'abréger la prometteuse carrière de mannequin ; à Charles Lespagnard, des Assurances L&L, selon qui vivre plus longtemps que ses affiliés reste le meilleur des arguments publicitaires... Allez donc faire un petit sondage, et vous verrez en quelle estime ils tiennent Ed. Ce vieil Ed qui les enterrera tous, car, lui, sans doute, détient le secret de la jouvence, la vieille canaille, il va encore nous en prolonger des destins, nous en sauver *in extremis* des vies. Il n'a pas fini de nous éblouir.

Matteo Z. est affalé dans un coin, il sirote son verre avec délectation, « c'est la moyore què j'ai boue dépwi des-s-années ». Encore un peu, et je renverse le contenu du mien en trébuchant sur ses jambes, allongées devant lui sans façon et terminées par de très vulgaires santiags blanches.

J'arrive cahin-caha à la hauteur de Norma, en grande conversation avec un essaim d'amies que je ne connais pas, mais à qui je peux de bonne foi prêter l'interchangeabilité des vertus liées à leur position sociale : un sens du *standing* plus prononcé chez l'une peut-être ; chez l'autre une propension particulière à être au courant de la dernière rumeur concernant un pair du clan ; une bêtise abyssale dissimulée sous un amas de poses et une parfaite assurance de soi chez la troisième. Norma a les joues vermeilles, cela se remarque même sous son épaisse couche de fard. « Et figurez-vous que les caisses ne nous sont parvenues que hier dans l'après-midi, j'avais passé la commande il y a près de trois mois, encore heureux que j'avais eu la bonne idée de m'y prendre aussi tôt. Quatorze fournisseurs, oui vous entendez bien ma chère, quatorze, dont Romerov à Moscou, m'avaient claqué la porte au nez. Ruptures de stock, arguaient-ils. Un peu facile, non ? Je sais que le secteur ne se porte pas à merveille en ce moment, et que cela ne risque pas de s'améliorer vu les conditions actuelles, mais allons bon, j'étais bien en droit d'exiger que les soixante ans de mon Ed soient dignement arrosés... » Elle se tait le temps de porter sa flûte à ses lèvres, déglutit avec ostentation tandis que ses commères s'empressent de l'imiter. Elle m'a remarqué parmi ses auditeurs, mais a fait mine de ne

pas me voir immédiatement, puis après avoir bu, elle se tourne vers moi et prend un filet de voix particulièrement mondain pour me héler, « Et voilà donc notre Paul ! Vous vous faites trop rare, mon ami... Je doutais même que vous répondiez présent à mon invitation, quoique je reste persuadée que la joie de Ed est tout aussi importante à vos yeux qu'aux miens », et sans me laisser le temps de balbutier l'ébauche d'une courtoisie, elle me demande haut et fort si je suis satisfait de la valvule de singe roux que son mari m'a greffée il y a maintenant plus de quatre ans. Personne ne relève l'inconvenance de sa question, il faut dire que je me trouve au sein d'une assemblée où les pontes quadruplement pontés discutent à cœur ouvert de l'état de leur palpitant... Je ne sais pourtant si je dois déceler une perfidie de sa part dans le fait qu'elle révèle aussi tapageusement mon identité de cobaye. Car je compte sans doute parmi les premiers à avoir reçu une rustine organique de ce fameux « singe roux », dont la résistance du muscle cardiaque a été établie par une équipe de chercheurs chapeautés par Ed il y a une dizaine d'années. Il avait alors travaillé dans un total mépris de la part de ses confrères, qui restaient quant à eux invariablement confiants dans les qualités du porc, mais il fallut bien au bout du compte admettre que, grâce à son flair légendaire, Ed avait à nouveau amené une révolution copernicienne dans son domaine. Je suppose que nous sommes donc nombreux ce soir à rendre grâce à la mémoire de providentiels chimpanzés, auxquels nous devons de nous empiffrer ainsi d'amuse-gueules raffinés et d'étancher notre soif d'un délicieux breuvage. Pourrions-nous nous reconnaître entre nous ? La seule chose que je peux affirmer, c'est qu'en matière de comportement simiesque, Norma s'en donne à cœur joie, tout occupée qu'elle est maintenant à imiter la tête de Richard Lermier, le jour où il avait appris que Ed, son « Ed à elle », était sur la liste des nobélisables. « Je croyais que j'allais vite devoir appeler mon mari pour qu'il lui fasse son massage de réanimation miracle. » Ses derniers gloussements se perdent derrière moi, et je

m'enfonce un peu plus dans cette faune bigarrée d'individus qui n'ont pour points communs que la hauteur de leur rang, leur relative notoriété et leur dossier médical, jaunissant quelque part dans les tiroirs à archives de Ed Lanzarotte.

Tiens, Franca, toi ici aussi ! Ah, tu es bien accompagnée je vois, enchanté de faire votre connaissance, enfin, de vous voir en pied, Monsieur Oregano, eh eh, ben oui, figurez-vous que jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai cru que tous les présentateurs du 20 heures étaient des hommes-troncs. Ma remarque ne fait rire ni Franca ni la demi-portion qui lui colle au train, je continue donc sur ma lancée : « Et de vous deux, qui est celui qui a eu le privilège de s'allonger sur l'étal de notre boucher ? Je plaisante, bien évidemment », et je saisis au vol, sur le plateau d'un garçon de salle, un rafraîchissement que je tends à Franca, Oregano étant encore bien assez servi d'après ce que je peux constater. Et puis de toute façon, ce gnome mal remplumé n'a qu'à se débrouiller. « Ce que je deviens ? Oh, tu sais, tout s'est accéléré ces dernières années. Aucun de nous ici présents d'ailleurs n'a été épargné par le désastre, enfin je crois. Il a fallu ferrailler. Jouer des coudes. J'aurais pu me laisser aller. Je n'ai pas à te rappeler mes excès d'antan... », et là je me retourne vers Oregano, dont je me demande s'il sue autant sous les spots de son studio, afin de sonder l'expression de son visage et d'y déceler s'il est au courant de notre lointaine relation, à Franca et moi. Mais sa mine de poisson coincé dans la nasse ne laisse rien transparaître, rompu qu'il est au périlleux exercice d'adopter une tête de circonstance chaque fois qu'il doit ânonner, d'un même ton gommé, les putschs, les déraillements de train et les défaites footballistiques. Je tiens donc devant Franca un discours qui lui permet de comprendre que je n'ai rien perdu de ma combativité, que je suis, tout autant que son pantin télévisuel, un gagneur, et que dans ma poitrine bat un véritable tambour-major — régénéré par les bons soins de Ed d'ailleurs. La discussion vire au phatique, comme de bien entendu dans chaque dialogue entre deux personnes qui ne se sont plus vues depuis des lustres et ce, même si elles ont vécu

des moments intenses dont elles ne croyaient jamais se remettre. Franca remarque la qualité du système d'épuration d'air des Lanzarotte. Elle me demande aussi si j'ai goûté aux mille et un breuvages mis à notre disposition ce soir-là. Et comment ! Je vais m'en gonfler comme une outre. Le tonneau, c'est moi, et les Danaïdes n'ont qu'à bien se tenir. Un noir pressentiment me dit que je n'aurai plus souvent l'occasion de jouir de telles débauches dans ce bas-monde stupide. Ce pruneau sec sur lequel nous évoluons et nous entêtions à procréer. Nous allons payer jusqu'au dernier sou, jusqu'à la dernière gorgée, nos incuries. Alors, après nous le déluge, non ? Franca, alors qu'elle s'apprêtait à bâiller à l'écoute distraite de mes considérations métapolitiques, éclate de rire comme frappée par l'incongruité de ma remarque à connotation biblique. Elle me trouvait bien sombre jusqu'à ce trait d'esprit plein d'à-propos et me promet de le colporter aux quatre coins de la salle de réception. Puis elle se détourne, et son Albert Londres de fortune la suit en toutou docile, alors que des deux, c'est quand même lui la vedette. Le con. La conne.

Imperceptiblement, la poussée du flot des invités m'a rapproché du bar, je me tourne vers un serveur, un gamin de quoi ? vingt, vingt-deux berges, tout étriqué dans sa tenue de groom orangiste, je le hèle, il me sourit, pas mécaniquement du tout comme j'aurais pu m'y attendre de la part d'un larbin engagé au rabais, « Mettez-moi... pfff... euh... Une autre Klaris ». Il me fait un clin d'œil complice : « La Rön-Menöt est autrement plus roborative... et ce sont les ultimes bouteilles ! » « Eh bien, va pour une Rön-Menöt ! » Ce n'est pas n'importe qui, ce jeunot : « ... autrement plus roborative... ultimes... » Et apparemment il s'y connaît en boissons. Je vais lui demander ses coordonnées. Qui sait ? Peut-être aurai-je besoin de ses services, le jour où il s'agira de souffler mes soixante bougies à moi. Si, bien sûr, d'ici quatorze ans...



Journal de Benny, 14 juin 20..

Encore une soirée harassante à filer des godets à ces sales bourges et à leur nettoyer leur vaisselle. Onze heures de service, non stop. Décorer la salle, préparer les zakouskis, orienter les plats, et surtout, surtout, manipuler avec d'infinites précautions « les précieux fûts de Médééeéééme, arrivés tout droit de Scandinâââvie », comme se plaisait à le répéter le coordinateur en chef. Et puis, il ne s'est plus agi que de remplir, inlassablement, en veillant évidemment à ne pas dépasser le cran, pour fournir la dose tolérée par la loi. Et tenir scrupuleusement le compte des boissons servies par tête de pipe, histoire là aussi de respecter les quotas imposés. Il se pouvait, *dixit* la pimbêche, que des Agents de Supervision soient présents incognito.

Heureusement, demain, c'est la Fête Nationale, je vais pouvoir me faire une de ces grasses matinées... Puis me mettre à plancher sur ce cours de microéconomie dès midi. Au plus tard. L'examen est dans dix jours, je n'ai pas intérêt à flancher. Je sens pourtant que j'arrive au bout du rouleau, avec ce rythme de vie infernal, partagé entre jobs occasionnels exténuants et études lobotomisantes. Bon, il y a pire que moi. Franck, par exemple, bosse huit heures, une nuit sur deux, comme vigile dans le sous-sol d'une station de refroidissement. La semaine dernière, il a dû se colleter avec une bande de gars qui étaient entrés par effraction sur le site pour piquer des bonbonnes d'oxygène liquide et les écouter en contrebande. Encore un peu, il y laissait sa peau, Franck. Ces gens-là ne rigolent pas. Ne rigolent plus du tout. C'est la guerre. Nous sommes en guerre.

Avant le boulot hier, visite à maman dans sa nouvelle « compartmentation » (c'est en tout cas le terme qu'ils emploient). Elle semble s'habituer à l'endroit. Quel coup dur de quitter son petit appart' pour cette ruche. Le terme est inapproprié d'ailleurs, il ne vaut que pour l'alvéole dévolu à chacun. Sinon, on ne travaille ni ne s'active dans ce genre d'armoire de

rangement pour matériel humain déclassé. On attend. Patiemment. De disparaître. De se laisser effacer. Maman supporte cela, avec son courage habituel, cette résignation qui a toujours fait sa force. Au début de cette semaine, les nouvelles restrictions sont entrées en vigueur. Rien donc, de 20 heures à 8 heures du matin le lendemain. Dire qu'avant, quand même, la distribution reprenait à 6 heures.

J'ai discuté brièvement avec un gars sympa, chez les Lanzarotte. Un quadragénaire qui semblait un peu désœuvré, mais fermement résolu à aller jusqu'au bout de la nuit arrimé au bar. Il s'est mis à goûter tout ce qu'il était possible d'ingurgiter, après que je lui ai fait remarquer que les réserves s'épuisaient déjà. Alors, il m'a dit : « Je vais m'arrêter de zigzaguer entre ces zombies et m'en tenir à suivre vos bons conseils. Et puis, c'est tellement agréable de rencontrer quelqu'un de votre génération qui connaisse des adjectifs de plus de trois syllabes. » Il est, enfin était, journaliste. Il m'a raconté deux ou trois scoops et conflits qu'il avait couverts, en ses temps héroïques. Moi je l'écoutais d'une oreille distraite en rinçant les verres dans l'évier thermique. Puis de but en blanc il m'a filé sa carte et m'a dit : « Contactez-moi un de ces quatre, je suis très ami avec le directeur d'un hebdo d'économie qui a besoin d'un pigiste. Travail en ligne, à domicile, mal payé. Mais c'est déjà moins chiant que de se décapter les mains avec ces saletés de machines, non ? » Il m'a semblé déçu quand je lui ai dit que je finissais ma pause à minuit. À mon avis, il n'a plus adressé la parole à grand monde après mon départ.

Je l'imagine mal, par exemple, être entré en conversation avec ce gars qui racontait que son frère avait, « privation pour privation et crever pour crever », décidé de retourner à l'état de nature en plein Sahara. Le bonhomme en question avait débloqué tous ses comptes (qui devaient être bien garnis à en juger par la mine entendue de son frangin). Et il était donc parti avec femme, gosse, armes et bagages se faire bâtir une baraque, un Xanadu en énormes pierres blanches, à proximité

d'une oasis minuscule mais, d'après ses dires, suffisante à leurs besoins. Pas d'électricité. Les cuisiniers se débrouillaient avec les moyens du bord. Il paraît aussi qu'il avait un domestique, exclusivement chargé de balayer à la feuille de palmier, autour de la maison, les traces de pas laissées sur les dunes. Juste pour « retrouver la pureté des lignes du désert avant le coucher du soleil ». Il n'y a plus de sot métier, *a fortiori* plus de sot esclavage de nos jours.

Ce n'était pas le genre de mon — comment s'appelait-il déjà ? il faut que je retrouve sa carte — de s'extasier en écoutant de telles évocations paradisiaques. C'est curieux, j'arrive mal à l'identifier à un salaud. Même s'il fait partie de « ceux qui peuvent toujours se le permettre ». « Ceux qui en ont les moyens. » De l'élite qui peut encore se fournir en eau minérale à titre privé. Mais pendant combien de mois, d'années encore, les sources du monde resteront-elles fût-ce même un privilège pour certains ? On annonce une raréfaction galopante. On entend, on lit des phrases qui, dans un autre contexte, passeraient pour de la poésie surréaliste : « Le cours de l'eau en bourse flambe. » La semaine dernière, à deux rues de la mienne, des gamins ont assommé un retraité pour lui voler sa gourde de secours. À moitié pleine ou à moitié vide ? Le vieux en est mort.

Frédéric Saenen

Je pense que pour les soixante-cinq ans de son chirurgien de mari, Madame Lanzarotte sera légalement empêchée de consacrer des dépenses somptuaires en eau minérale, directement importée de cette banlieue de la banquise qui reste notre dernier filon garanti cent pour cent potable. Madame Lanzarotte sera alors à son tour rationnée en climatisation et en heures de robinets, comme la plupart d'entre nous, depuis l'avènement des Grandes Sécheresses.

Je pense au jour où Madame Lanzarotte aura enfin aussi *banalalement*, aussi *élémentairement* soif que ma mère.

Mai 2006.

L a u r e n c e B o s m a n s

J'ai vidé mes valises pour partir en vacances (extraits)

Le cache-cœur

Mon père est entré aux urgences.

Pour la première et la dernière fois de sa vie, il m'a demandé de l'aide : *Comment on fait pour ne plus avoir mal avec tes méthodes zen ?*

J'étais gênée de lui répondre : *On se concentre très fort sur l'endroit douloureux et on le remplit de soleil.*

Ils ont décelé un cancer du poumon.

Les médecins avaient prédit trois mois, il est mort un an et demi plus tard.

Deux jours avant sa mort, j'ai insisté pour veiller mon père toute une nuit.

Maman m'avait recommandé : *S'il réclame les toilettes, tu sonnes et tu attends l'infirmier de garde.*

Laurence Bosmans

Mon père s'est réveillé brusquement, il a dit : *Pipi comme un enfant.*

Dans ses yeux, je lisais l'urgence et la gêne, l'infirmier n'arrivait pas.

J'ai pris son sexe dans ma main et l'urinal en plastique dans l'autre, je n'avais plus le choix.

Tremblante, je les ai emboîtés, si maladroitement que plusieurs gouttes d'urine sont tombées sur les draps.

C'est à ce moment-là, juste avant de replonger dans le coma, que mon père a balancé ses dernières paroles pour moi, le regard exaspéré, il m'a dit : *Tu ne connais rien !*

Le lendemain, j'ai demandé au médecin s'il était possible de mettre fin aux souffrances de mon père.

Le médecin m'a répondu sur un ton culpabilisant : *Vous voulez tuer votre père Mademoiselle ?!*

Sur ses paroles, je me suis sentie détestable, et l'humiliation plein le ventre, j'ai quitté l'hôpital.

Le jour J, je n'étais pas là.

C'est ma cousine qui a augmenté les doses de morphine.

Quand j'étais petite et qu'il rentrait saoul, il frappait parfois maman.

Cela se passait souvent dans mon coin à punition.

Je me mettais entre eux, le suppliai d'arrêter, alors il disait : *Va dans ta chambre ou Ne te mêle pas de ça.*

Quand j'étais plus grande, c'est arrivé aussi.

Il disait : *Sur terre nous ne sommes que des numéros.*

Il enregistrait les leçons de fitness de Jane Fonda sur mes films cultes, cela me rendait folle de rage.

En rentrant du Brésil, je lui ai montré mon carnet de dessins.

Il a tourné les pages comme on cherche un nom dans un annuaire.

Il a posé le carnet et a déclaré : *L'art, ça ne sert à rien.*

Un jour, enfermée dans la salle de bain, maman a fait une tentative de suicide.

Mon père m'a mise derrière la porte et m'a dit : *Crie après ta mère.*

Mon père est mort avant de terminer le barbecue en brique qu'il construisait dans le jardin.

Il a toujours dit qu'il voulait être incinéré et, au dernier moment, il a changé d'avis.

Les petites culottes

M., mon premier petit copain, me trompait.

Le père de M. avait une maîtresse.

À un repas entre amis, M. a levé son verre à ma santé.

Laurence Bosmans

Il a dit devant tout le monde : *Je bois à tes deux cents kilos.*

À dix-huit ans, j'ai été enceinte de C., mais je me suis fait avorter.

C. était persuadé que j'aimais plus M. que lui.

Plus tard, je suis ressortie avec M., cette fois, c'est moi qui le trompais.

J'ai habité à Paris avec Y.

La mère de Y. s'est mariée huit fois.

J'ai habité au Brésil avec S.

À mon retour, il y a eu G.

Au milieu des sons de sa guitare et de ses peintures sanglantes, il faisait sombre et sale chez G.

Après la mort de mon père, il y a eu Q., le plus jaloux de tous.

S. m'a tatoué avec une aiguille, une triskèle sur la cheville.

Le bétail du grand-père de S. était marqué du même symbole.

Le père de Y. a aidé des soldats à déserter pendant la guerre du Vietnam.

Le père de S. a contribué à renverser la dictature du Brésil.

La grand-mère de Y. donnait des cours aux prisonniers.

La grand-mère de M. était alcoolique.

La première fois, Y. m'a envoyé du jus de tomate à la gueule avec une petite cuillère.

La deuxième fois, je lui ai renversé une salade de riz sur la tête.

La troisième fois, on a couché ensemble dans la salle de bain.

Au lit, M. aimait la position du roseau, dite la brouette, il aimait aussi la position de l'enclume, dite le crabe.

G. préférait la position de l'éléphant.

Y. la position d'Andromaque.

Q. la position de la déesse.

S. la posture des cuillères ou la position en levrette, dite aussi l'union de la vache.

C. s'accommodait du missionnaire.

Q. était allergique à mon chat.

Pour une Saint-Valentin, G. m'a offert une de ses peintures.

Elle représentait un couple nu, dans une forêt.

L'homme tuait la femme de coups de marteau.

Après moi, S. est sorti avec une psychologue jalouse.

C. avec une jolie métisse qui le trompait tout le temps, entre autres avec M.

G. avec une jeune fille soumise.

M. avec une ou deux copines à moi.

Laurence Bosmans

Q. avec une étudiante qu'il trompait de temps en temps avec moi.

Y. avec une suédoise, puis une américaine.

On est resté très amis avec M. jusqu'à ce qu'il rencontre N.

Il m'arrive de croiser C., Q. et G., on s'entend bien.

Lorsque S. est de passage en Europe, il m'appelle et nous passons un peu de temps ensemble.

J'ai eu un dernier contact téléphonique avec Y., à la mort d'un ami commun.

Le paréo

Partir loin, longtemps, en terre inconnue, laisser passer le passé, j'attendais tout du Brésil.

J'avais appris les quarante premières leçons de portugais du Brésil avec la méthode Assimil.

J'avais 2000 dollars dans une poche près du cœur et un billet *open*, valable un an.

À l'aéroport, il y avait ma mère en larmes, mon père pas tout à fait impassible, mon frère l'air amusé, et mon amie C. avec qui j'avais projeté le voyage, mais qui finalement a désiré rester.

J'ai débarqué à São Paulo., S. m'attendait avec son ami E.

Laurence Bosmans

Pour m'accueillir, E., que je ne connaissais pas encore, brandissait avec humour un dictionnaire portugais-français.

J'entrais dans ma nouvelle vie.

Ville de paradoxes et de contrastes, Sao Paulo la géante pullulait de ses estimés 17 millions d'habitants.

Sur les trottoirs, contre les façades des habitations, des gens alignés en rangs de bégonias prenaient un bain de soleil.

Je compris très vite que ces plagistes urbains avaient élu domicile à même le sol.

Je n'étais plus devant Euronews, mais bien en face de la Misère.

Je m'étais préparée à la samba, aux strings brésiliens et à l'élection de Fernando Cardoso, mais je ne m'étais pas préparée à la misère.

À mon retour, ma mère pleurait.

Mon père et mon frère m'attendaient.

Il y avait mon amie C., et R. un ami qui m'aimait.

Je l'ignorais, mais j'étais revenue au point de départ.

G h e o r g h e G r i g u r c u

Tant de choses

*Poèmes traduits du roumain
par Constantin Abaluta et Gérard Augustin.*

Balle

Balle, toi qui as tué l'oiseau

Dans le ravin nous ramassons ses plumes
ensanglantées,
dessous les rochers, du fond
de notre œil

Balle restée dans la chair du vent,
dans le sang du nuage,
c'est de toi que nous sommes issus,
âpre père

Croquis d'adolescence

Il n'a pas raison. Et il va périr —
dit-elle tournant vers moi
un regard plein de nuits.
Sa main la plus jeune
recevait une lettre,
la main la plus vieille écrivait à peine.

Que je change de page. Ce temps-là tout de même
avait-il un si faible besoin d'amour.

Les plantes pensaient à notre place
dès qu'on sortait dans le jardin.

Lorsqu'on rentrait dans la maison la table était mise —
chaque astre à sa place
et les enveloppes s'empilant dans les coins
ignorés,
l'encre redevenait sauvage.

Haut soir

Haut soir
entre les immeubles qui s'écaillent
et les étoiles
qui sentent le persil frais.

Gheorghe Grigurcu

Tant de choses

Tant de choses que l'emphase perd
capes qui frémissent trop
chapeaux qui imitent les écroulements
gants qui n'ont abrité aucune main

Tant de choses vaniteuses
comme des années tragiques qui n'ont pas explosé
comme des épines habituées aux caresses
comme des souvenirs gais

L'eau chaude

Chaque matin l'eau chaude
rappelait à Cavafis
que rien d'autre de vivant
n'existe aux alentours

l'eau chaude comme un petit animal d'appartement
tenant compagnie à sa mort
à ta mort
avec une si loyale égalité
qu'elle ne provoque aucune jalousie

Tu marches

Tu marches sur ce tapis où les fleurs
ont vomi leur
solitude

ainsi le jardin est dans la maison
et toi dans le jardin
à l'intérieur de toi
personne

Amour

Elle ne pouvait pas venir, balance horizontale.
Dans l'air libre elle hésitait encore.
Un nuage recourrait à l'oiseau le plus séduisant
de son escorte. Des objets sombres émanait
quelque rayon oblique — chaque fois
je me disais : c'est le dernier.
« Il va s'accomplir » — disais-tu
et l'odeur de feuilles était le meilleur bâillon.
Fleur divisible par le secret
de la voie qui retourne en arrière,
la couleur des maisons tirées
par des chevaux, le visage diamanté des morts
monté dans les oreillers. Mais sa hanche
était jeune comme un mur,
comme une herbe faisant timidement des calculs.

Gheorghe Grigurcu

Les vallées vivent

Les vallées vivent
de monnaies jetées au hasard
au fond de la brume.

Grâce à leur son que moi, après
tant d'autres, j'ai volé,
j'espère naître.

Les vallées mendient un bois plus pur,
un tronc muet, becqueté
par le bec ocre des rameaux.

Les sources

Les sources ont un langage strict.
Elles nous forcent à nous agenouiller
afin de voler notre soif.
Munies de cette soif même elles parlent
ou se taisent.

Et nous ne connaissons que cette immortalité.

F a b r i z i o B a j e c

Rage (premier acte)

Traduit de l'italien par Marie Rouzin.

PREMIERE STATION « Jeter la pierre » 1979

Cour de l'école maternelle. Une chaise à l'extrémité du côté cour. Chris marche seul, les mains dans les poches, il flâne sans direction sur la scène, en montrant de l'impatience, de la confusion, de la contrariété. Tout à coup il s'arrête, ramasse une balle de tennis et la jette loin, avec force, sur le public, presque au-delà du public.

CHRIS (*L'air de quelqu'un qui a fait quelque chose de grave, main sur la bouche, pendant un instant*). — J'ai jeté le caillou parce que je m'ennuyais, oui. Je ne communiquais avec aucun des autres enfants pendant la récréation. Je voulais en effet frapper quelque chose, me faire entendre, changer quelque chose, peut-être. Mais en même temps il y avait de l'innocence. Maintenant quelque chose de plus grand décide que ce caillou provoque des conséquences graves que je ne peux absolument pas assumer. (*Pause.*) C'est inutile, je ne sais pas habiter le

Fabrizio Bajec

monde comme je le vois. Je vous laisse donc à vous, mesdames et messieurs, le soin de tirer les conclusions possibles.

INSTITUTRICE (*Elle entre en courant et saisit Chris par le poignet, le conduit côté cour et l'oblige à s'asseoir*). — Tu as fait quelque chose de très méchant, Chris. (*Pause.*) Pendant la récréation on devrait s'amuser, jouer avec les autres. Pas frapper, pas tuer, pas faire du mal à ses petits amis.

CHRIS. — Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

INSTITUTRICE. — Tu le sais, Chris. Toi tu le sais.

CHRIS. — Non, maîtresse, moi je ne sais rien. Je veux savoir, je vous en prie.

INSTITUTRICE. — Il y a quelques minutes tu as jeté une pierre. N'est-ce pas, Chris ?

CHRIS. — Ce n'est pas vrai...

INSTITUTRICE. — C'est vrai, Chris ?

CHRIS. — ... mais légère, pas très grande... Je ne voulais toucher personne.

INSTITUTRICE. — Où as-tu jeté cette pierre, Chris ?

CHRIS. — Dans le vide.

INSTITUTRICE. — Non, Chris. Tu l'as jetée contre tous ces enfants qui grimpait sur la construction de fer. Ces enfants étaient en train d'escalader l'octogone. Certains arrivaient plus haut que les autres, ils s'amusaient, et toi tu leur as jeté la pierre.

CHRIS. — Pas contre eux.

INSTITUTRICE. — Tu as touché quelqu'un. Tu lui as fait très, très mal. (*Pause.*) La situation est grave.

CHRIS. — Qu'est-ce qui peut m'arriver ?

INSTITUTRICE. — Je ne sais pas exactement. Nous avons appelé tes parents. Ils seront là dans peu de temps. Ils travaillaient, tu sais ? Ils ont dû interrompre leur travail pour venir ici.

CHRIS. — Ils viennent me chercher ?

Silence.

Ils m'emmèneront ?

Silence.

INSTITUTRICE. — Pas tout de suite.

CHRIS. — Qui ai-je blessé ? Qui ? ... S'il vous plaît.

INSTITUTRICE. — Un enfant important. Mais cela, pour l'instant, n'a pas d'importance. Tu vas attendre ici gentiment, gentiment. Nous, pendant ce temps, nous prenons une décision. Tu attendras que je revienne, ou peut-être que ce seront tes parents qui te feront part des mesures prises. L'un de nous viendra. Pendant ce temps réfléchis à ce que tu as fait. Ce n'est vraiment pas bien. (*Elle sort.*)

Chris regarde autour de lui, il regarde sa main et commence à compter sur ses doigts en prenant chaque fois un doigt entre le pouce et l'index. Il recommence à regarder autour de lui. Musique électronique. Bruits de soupapes, métalliques. Les parents entrent.

PARENTS. — Notre fils.

Fabrizio Bajec

CHRIS. — Qu'est-ce que j'ai fait ?

PERE. — L'enfant que tu as blessé est à l'hôpital.

MERE. — On devra l'opérer à l'œil.

PERE. — Il pourrait même le perdre, tu sais.

CHRIS. — Je ne veux pas.

PERE. — Tu en as fait une belle. Ces choses-là se payent.

MERE. — Cette fois ton père a raison, Chris. Je ne peux pas te défendre.

CHRIS. — Maman !?

PERE. — Je ne sais pas si on lui enlèvera son œil, mais il est clair que toi tu devras y perdre quelque chose. (*Pause.*) Tu viendras avec nous chez ses parents. Nous nous sommes déjà excusés, en faisant vraiment mauvaise figure. Mais toi tu viendras t'excuser.

MERE. — Le fils de l'ambassadeur d'Éthiopie, Chris. Tu te rends compte ?

CHRIS. — Moi je ne sais rien. Ils ne m'ont rien dit, ici.

PERE. — Comment as-tu pu ? Être aussi bête.

MERE. — Ils pourraient nous punir nous aussi. Tu voudrais voir ton père et ta mère arrêtés ?

CHRIS. — Non. Que dois-je faire ?

MERE. — Emmener tes petites fesses chez eux.

PERE. — Cette voiture de la nouvelle collection. Celle que je t'ai achetée, l'autre jour. Tu la remettras personnellement à l'enfant, à l'hôpital.

CHRIS. — Ma voiture neuve ?

PERE. — Oui, tu dois la lui donner. Il le mérite.

MERE. — Elle lui revient, mon fils. Nous, nous avons déjà apporté des cadeaux mais celui-ci est ton cadeau, pour ce petit garçon courageux qui va faire face à une opération.

CHRIS. — Oui.

PERE. — Et maintenant prend ça. (*Il donne une gifle.*)

MERE. — Et ça. (*Une autre gifle.*)

PERE. — Nous avons essayé de te donner des outils afin de pouvoir t'intégrer, non ?

MERE. — Une tranquillité de l'âme, et psychique.

PERE. — Nous pensions que tu avais appris les rudiments de la socialisation.

MERE. — La communication, fils.

PERE. — En tant que noyau familial nous cherchons à faire de toi une personne équilibrée.

MERE. — Prête à se confronter au monde.

PERE. — Tu as visé une cible collective. Un catalyseur. L'octogone de fer, tu comprends ?

CHRIS. — Je ne voulais pas....

Fabrizio Bajec

MERE. — Et nous nous ne voulons pas de monstre innocent. Ça suffit.

PERE. — Est-ce que nous pouvons aussi penser à une petite sœur ? L'élever elle aussi ?

MERE. — Certainement pas. Nous ne pouvons pas nous le permettre.

INSTITUTRICE (*Elle entre*). — Comment va-t-il ?

MERE. — Il devra se faire opérer.

PERE. — C'est un petit garçon très fort, vous savez ? Le fils d'un diplomate. Il s'en tirera bien.

INSTITUTRICE. — Tu as la chance de vivre dans un endroit où tu peux te sentir chez toi, Chris. Où on t'accepte. Sinon tu te sentirais toujours mal.

MERE. — Cet endroit c'est ici. L'école privée que nous t'avons choisie.

PERE. — C'est la meilleure de la ville. Avec les meilleurs enseignants.

INSTITUTRICE. — Nous essaierons de ne pas trahir votre confiance, Monsieur.

PERE. — Et nous, nous choisirons toujours le meilleur pour notre fils.

MERE. — Et pour notre fille.

CHRIS. — Je veux rentrer à la maison.

Fabrizio Bajec

INSTITUTRICE. — Oui, Chris, ta journée est finie.

PERE (*Il lui pose une main sur la nuque*). — Allons-y.

Ils sortent tous, sauf Chris, qui, resté seul, se tourne vers le côté opposé à celui par où sont partis ses parents, et, sortant un mouchoir blanc de sa poche, l'agite tristement.

Noir.

A n d r e a I n g l e s e

Poèmes instables

Traduits de l'italien par Pascal Leclercq.

Que la vie commence avec ce chien
étendu, ou avec ce lierre mourant
dans sa motte dure comme pierre.
Que le ventre de celui qui parle
les yeux rivés sur ses chaussures sans lacets
donne un nouveau signal, une flambée,
que se détache aussi du mur le corbeau
brillant comme une botte de soldat.

Et que l'on voie, en suivant les changements
de l'ombre dans le lavabo, que
quelque chose est en train de se passer,
et que l'on accorde la plus grande attention
aux intervalles entre deux affaires bureaucratiques,
au moment où l'extrait de naissance
change par erreur ton nom et ta famille
où l'extrait bancaire montre ton compte
à sec. À cet exact moment-là.

(En attendant, immobile entre deux personnes en retard, qui regardaient leur poignet levé à hauteur de visage, une dame a photographié un papier posé à terre. Sur lequel était installé un grand numéro de téléphone imprimé noir sur blanc.)

♦

J'ai les yeux rouges et je suis fatigué d'inspecter le sommeil des autres.
Je jure que c'est la dernière chambre dans laquelle je me glisse, admiré et impuissant, face au tremblement des paupières fermées, avec ces visions qui surgissent des pupilles en cascade et de nouveau s'y enfoncent.
Alors que l'obscurité n'a pas changé, qu'elle n'a rien accueilli, rien perdu, moi je m'amoindris, diminue en étudiant ces silhouettes complètes auxquelles ne manquent même pas un sourire, une allusion aux rendez-vous de toujours. Il est temps que j'aille moi aussi, maintenant, me fabriquer avec méthode, dans un effort extrême, un abandon avant l'aube.
Temps pur, sourd à tous les pressentiments de sang.

♦

Le problème dans la vie

Nous sommes tous très préoccupés
désormais. Il est difficile de voir clair
derrière ce voile de préoccupations.
Ça se comprend à comment nous marchons,
mastiquant le vide, les yeux suivant
les contorsions des pensées, les doigts
qui se plient ou s'allongent
en scandant des calculs.

Il y a dans la rue des chiens sans muselière
capables de réduire les mollets en lambeaux.
Il y a des plombiers qui foutent le carrelage en l'air
puis disparaissent dans la nature. Il y a
la chaleur qui te fait transpirer juste derrière
la nuque. Tu ne sais toujours pas
ce qui est le mieux, du neuf ou de l'occasion.

Et si jamais tu te mets à perdre ton sang
dans un endroit isolé, tout à coup,
et que ton portable est éteint ?

À cette heure-ci tu ne sais même pas
où elle se trouve exactement,
ni avec qui elle dort ce soir.
Le porc-épic que tu as découvert la nuit
sur le pré t'inquiète également :
pour voir son museau c'est toute une histoire
si tu te tais il reste immobile, si tu le touches
il écrase sa tête sur le sol et se transforme en bouclier,
quand au bout du compte tu le fais basculer
sur le côté avec ta chaussure à la main
voilà qu'il devient une boule d'épines
parfaite et sans organes.

Andrea Inglesi

À force de voir des films policiers
je me convaincs que le vrai problème dans la vie
est de survivre à un poursuivant
armé. On doit réussir à le semer,
en grimpant sans hésitation
l'escalier d'incendie. Sans jamais
se retourner. Sans jamais examiner
les fissures dans le vernis de la rampe.

Ariane Le Fort

Bravo Régine

La vie avec Rémi était devenue si imparfaite qu'il était temps de faire quelque chose.

Alors un matin elle a fini par dire, d'une voix basse, sans réfléchir, sans prendre la peine de tourner trois fois sa langue dans la bouche et en étirant ses jambes dans le fond du lit :

— Rémi, j'ai un amant.

Puis elle a passé cette même langue sur ses lèvres comme pour vérifier qu'elles n'avaient pas séché. Ce n'était pas vrai, bien sûr, sinon elle n'en aurait rien dit, mais elle a eu la sensation de tomber dans un gouffre et puis, il fallait aussi le dire, elle s'est sentie mieux pendant un petit instant. Il était temps d'agir.

Rémi n'a pas bronché, il est sorti du lit en deux temps, comme il le faisait chaque matin, un temps pour s'asseoir, les mains posées à plat sur le drap de part et d'autre de son corps gris et nu, un temps pour se mettre debout et cueillir son peignoir qui pendait au crochet là, tout près.

Et puis il a quitté la chambre et Régine est restée seule en se demandant ce qui venait de se passer. Réellement. Quelque chose ? Ou rien du tout ? Au fond, qu'avait-elle espéré ? Des cris, des pleurs, des insultes, des promesses, oui, des trucs comme ça, un peu de mouvement dans l'air, au fond elle avait un moment espéré qu'il réagirait comme une femme.

Elle l'a entendu fermer la porte de la salle de bains et elle a poussé un soupir qui traduisait le sentiment désagréable que plus rien ne serait jamais comme avant. Il s'était réellement passé quelque chose, d'habitude la porte restait ouverte. C'était plutôt troublant de penser qu'une chose qui n'existant pas pouvait dorénavant engendrer un tas de choses qui, elles, existaient pour de vrai. Rémi prenait sa douche. Malgré la porte fermée, elle entendait encore les sons produits dans la salle de bains. Quelle tête aurait-il quand il reviendrait s'habiller dans la chambre ? Qu'est-ce qu'il dirait s'il se décidait enfin à parler ? Elle s'est assise dans le lit, réalisant soudain l'étendue du désastre, la profondeur de sa connerie, il était difficile de faire mieux, quoi qu'il advienne elle allait droit au mur.

Elle s'est levée à son tour, sans attendre qu'il réapparaisse, et elle est allée directement dans la cuisine pour préparer le café. Dès qu'il serait là, elle lui dirait qu'elle avait inventé cette sottise, tout ça c'était des blagues. Elle préférait encore l'ambiance de la veille où rien encore n'avait été dit et où toutes les illusions étaient encore permises, plutôt que cette histoire idiote qui avait juste servi à bloquer toutes les issues. Faits comme des rats. Des blagues. Je rêve. Comme si c'était le moment de rigoler. En versant l'eau dans le percolateur, elle s'est demandé s'il existait une possibilité de ne pas s'enfoncer davantage.

Quand Rémi est entré dans la cuisine, il était fin prêt comme chaque matin, seul son visage semblait plus blanc que d'habitude. Sa cravate pendait encore dénouée autour du col, mais pour le reste il ressemblait à un type qui devait se battre pour monter les échelons, un type qui devait se battre pour

séduire des clients, il était propre et net comme s'il sortait d'un carton d'emballage, rien à voir avec son corps mou et nu du matin, il avait l'air d'un type qui se préparait à une journée d'enfer.

Pendant une minute, Régine a été prise de l'envie terrible de lui caresser la joue qui sentait bon l'eau de toilette Black de Bulgari, elle le savait même si le parfum ne parvenait pas jusqu'à elle. Peut-être cette petite caresse-là aurait-elle aidé, peut-être aurait-elle suffi à amorcer la remontée. Non. Rémi était totalement silencieux et fermé, sans doute suffirait-il d'un geste ou d'un mot de Régine pour qu'il explose enfin, il devait rêver à présent de pouvoir lui hurler dessus, de pouvoir la remballer du plat de la main. Les doigts de Régine sont donc restés à leur place, elle ne pouvait pas le toucher puisqu'elle avait un amant et qu'elle était en guerre.

Il a réussi à se taire jusqu'au moment de disparaître derrière la porte et Régine est restée seule avec sa tasse de café froid. Perplexe et vide. C'était donc ça la vie. Aussi intéressant que ça. Eh bien dites donc. Le petit rideau de la fenêtre de la cuisine était gris alors qu'il aurait dû être blanc. À quel moment précis avait-il cessé d'être blanc, Régine n'en avait pas idée, Rémi et elle auraient dû faire des enfants malgré l'absence d'envie, oui. Le temps de vider sa tasse, elle avait réussi à se persuader que leur vie n'aurait pas rétréci aussi vite.

L'horloge de la cuisine indiquait huit heures deux et Régine s'est redressée brusquement. Chaque matin à neuf heures, il y avait ce type qui plongeait dans la piscine, quelques minutes après elle. Il lui faisait penser, Dieu sait pourquoi, à un athlète russe des années cinquante, son maillot peut-être, couleur chair, qui montait haut sur la taille, ou ses cheveux sans doute courts sous le bonnet qui moulait si bien son crâne, ou la façon rapide et discrète dont il rejoignait les douches après avoir effectué un paquet de longueurs qui la laissaient

pantoise. Elle aimait bien ce moment où il plongeait près d'elle, la densité de l'eau changeait aussitôt. Elle aimait bien, les premières fois, qu'il fasse si peu attention à elle quand elle quittait le bassin en ondulant du corps sans penser à mal, les seins en avant, les cuisses longues et joliment musclées. Elle aimait encore mieux ces derniers jours où il s'était enfin décidé à la regarder, à lui sourire, comme s'ils avaient à présent passé ensemble suffisamment d'heures dans l'eau pour pouvoir se permettre un peu de familiarité. C'était à lui, bien sûr, qu'elle avait pensé ce matin. C'était son corps qu'elle avait vu, son sourire, son maillot qui lui collait aux fesses, et l'eau qui ruisselait sur ses jambes, transformant les poils de ses mollets en longues traînées noires. Et c'était cette image qui l'avait réveillée, qui lui avait fait dire sans réfléchir : Rémi, j'ai un amant. Bravo Régine.

Elle s'est habillée sans prendre de douche, elle arrangerait ça à la piscine, elle a glissé son maillot, son bonnet et une serviette de bain dans son petit sac de piscine vert olive, comme chaque matin, mais ce matin-là avait des airs de première fois. Elle est sortie de la maison comme une flèche, est arrivée sur place en huit minutes, en marchant vite, en courant presque, il était huit heures quarante-trois et rien qu'à humer l'air chaud qui s'échappait du bassin par la porte entrouverte, elle aurait pu dire qu'il n'était pas encore là.

C'était une piscine à l'ancienne, pas très grande, avec les cabines disposées tout autour, sur deux étages. Les femmes à gauche, les hommes à droite. Régine s'est dirigée vers la gauche en gardant les yeux posés sur le carrelage par terre, pour éviter de glisser. Il y avait peu de monde dans le bassin à cette heure-là, les gens avaient pour la plupart déjà rejoint leurs bureaux. Elle s'est enfermée dans la cabine, s'est déshabillée en vitesse, ça n'allait malheureusement pas aussi vite qu'elle l'aurait souhaité, elle a failli tomber en enlevant ses chaussettes, elle a dû s'asseoir sur le petit banc en bois, haletante, toute nue, honteuse. La piscine était si proche, on pouvait entendre le bruit des corps plongeant dans l'eau, Régine

n'aurait pas juré que c'était lui mais sa nervosité a augmenté en enfilant son maillot, elle éprouvait un besoin urgent de vérifier. Comme si le simple fait d'avoir dit ce matin qu'elle avait un amant officialisait quelque chose et lui donnait des droits sur cet homme.

Elle l'a tout de suite vu. Ou plutôt elle a vu ses bras, chacun leur tour, surgissant hors de l'eau, et la rondeur luisante de son bonnet bleu nuit. Et, soudain, elle n'a plus su quoi faire. Mais qu'y avait-il à faire de plus que d'habitude ? À petits pas, elle est allée sous la douche puis elle est revenue vers le bassin en ajustant son bonnet, sans le regarder et en le voyant très bien. Il nageait souplement, rapidement, presque sans provoquer d'éclaboussures, ça devait être bien agréable de nager comme ça. Elle a glissé le long de l'échelle en métal, il parviendrait à sa hauteur dans quelques secondes et sans doute ne la verrait-il pas. Depuis qu'il s'était mis à lui sourire, c'était le meilleur moment, celui où il passait devant elle yeux fermés bouche ouverte, concentré, totalement absent. Le sourire qui suivait, quelques minutes plus tard, donnait à l'exercice une saveur particulière, lui ôtait son apparence innocence, tout air inoffensif. Quelque chose dans ce mouvement harmonieux des bras et des jambes dans l'eau claire lui était destiné, à elle seule, ça ne faisait aucun doute.

Elle a nagé deux longueurs en gardant la tête sous l'eau le plus longtemps possible, ils étaient cinq ou six dans le bassin, toujours les mêmes, à peu de choses près. Une petite Japonaise qui bougeait à peine en nageant, à se demander à quoi ça pouvait bien servir, et puis d'autres têtes connues à qui Régine ne souriait jamais.

Il était maintenant tout proche. Il l'a croisée sans la voir et elle s'est soudain sentie ramollir au point d'en laisser tomber les bras, elle en aurait presque gémi. Elle est restée sur place un moment, un peu surprise tout de même. La scène du matin lui est revenue instantanément en mémoire, alors elle s'est laissée couler jusqu'au fond du bassin pour ne plus y penser

mais l'image de Rémi assis au bord du lit résistait, ne la lâchait pas. Elle est remontée à la surface, l'autre déjà la croisait dans l'autre sens, toujours sans savoir qu'elle était là tout près. Au moment du deuxième croisement, c'est curieux, elle a senti l'odeur de son after-shave, mais oui, malgré le chlore, malgré l'eau, sans doute était-ce la première fois qu'il passait si près d'elle.

C'est cette odeur-là peut-être qui a tout déclenché, associée à celle de Rémi qui lui manquait tellement, son Black de Bulgari.

Elle a nagé jusqu'au plongeoir puis elle s'est arrêtée, a étendu les bras pour atteindre des deux mains la barre en métal qui courait tout le long du bassin, puis elle est restée là sans faire le moindre geste, se laissant envahir par le froid qui montait par les pieds, attendant qu'il arrive, qu'il approche. À présent, elle était prête à tout, son corps était tendu à la fois par le froid de l'eau et par l'envie qu'on la touche, elle en avait la gorge nouée, du mal à avaler, le bonnet bleu nuit approchait, la petite Japonaise imperturbable se laissait dépasser, Régine gardait les yeux fixés sur le bonnet luisant, elle a inspiré profondément, allez, du calme, elle avait mal aux côtes, il est arrivé près du bord, s'arrêterait-il cette fois ou repartirait-il dans l'autre sens aussitôt, il a attrapé la barre de métal à quelque deux mètres d'elle, et il s'est arrêté.

Il a respiré un moment en regardant droit devant lui, puis il a tourné la tête vers elle, il avait le nez légèrement de travers, une bouche qui lui plaisait, les joues en creux, une peau très blanche, il a souri, elle a souri aussi sans rien trouver à dire, pas prête encore, trop fébrile, dans dix minutes tout irait beaucoup mieux. Il est reparti dans l'eau bleue qui semblait tant lui plaire, Régine est restée là, palpante et muette, effarée d'avoir à ce point envie de lui quand la veille elle l'ignorait encore, l'idée seule de l'amant avait suffi à faire surgir le reste, la gorge sèche et le corps brûlant dans l'eau

Ariane Le Fort

froide. Elle était si contractée qu'elle avait mal partout, quelque chose allait devoir se produire sinon elle finirait par hurler, elle s'est contrainte à respirer plus lentement. Il revenait déjà, dieu qu'il nageait vite, repartait dans l'autre sens, combien de longueurs faisait-il ainsi chaque matin, elle aurait dû nager elle aussi, ça l'aurait calmée quelque peu, mais elle risquait de le rater quand il reviendrait, il fallait qu'elle reste là, il fallait qu'elle attende. La Japonaise était partie, deux petites vieilles se glissaient à présent dans l'eau avec mille précautions, tandis que le bonnet bleu traçait sa route inlassable, plus pour longtemps sans doute. Arrivait toujours un moment où les choses prenaient fin, où d'autres choses commençaient. Elle s'est mise à pédaler avec ses jambes pour faire circuler le sang, qu'il se dépêche, pitié, elle avait mal aux bras qui étaient trop tendus, elle les a relâchés l'un après l'autre, puis elle a soudain vu le bonnet bleu changer de trajectoire, il partait vers l'échelle qui se trouvait de l'autre côté, à l'autre bout du bassin, tout le corps de l'homme est sorti de l'eau, son maillot couleur chair, ses fesses dures et ses mollets dont elle ne pouvait rien dire parce qu'ils étaient trop loin, il s'est éloigné vers les douches, elle ne voyait que son dos. Et puis elle n'a plus rien vu parce qu'il était parti.

Rémy Disdero

Cheval Igloo (extraits)

Ne me dis pas que tu n'as rien dans ton ventre gris
(26 mars 2005)

Au nom du ciel ne me dis pas que tu n'as rien dans ton ventre
gris
Ne me dis pas que mon désir est un sauvage aux dents jaunes
Voir les grandes eaux sur un monticule au vent
Grandit l'ordure des fils du mouton mesquin
Au nom du ciel ne me dis pas que tu n'as rien en commun
Avec les petites filles qui apprennent un cœur de misère
Au nom du ciel ne pends pas des phoques à ton chapeau de
marquise-coolie
Ne me dis pas que tu n'as rien dans ton ventre gris
Ne pends pas des phoques à ton chapeau de modique somme
de zéro

Ma tortue et mes tripes (09 octobre 2005)

J'avais sorti les tripes de mon ventre ballonné je me vautrais dans mes nippes j'avais sorti mes tripes avec un couteau de boucher tordu des briques croqué des crics j'étreignais mes tripes j'avais un cousin qui m'entretenait de ses grippes qui me parlait de sa lippe troquait ses chiques mon cousin m'entretenait de ses roquets de ses pit-bulls choquait ma nigaudie lorgnait mes fonds de culotte hochait la tête mon cousin raillait son père raquait ses ergots bouffait du merlan j'avais la raquette Donnay de mon frère liftais beaucoup courrais crachais jurais je disais le score mon ami se battait contre moi je donnais des leçons de guitare aux enfants de mon lycée grillais chantais mimais les gosses m'aimaient me charriaient copiaient s'insultaient et tous sans exception étaient amoureux du professeur de gym un gay malhonnête aux sous-vêtements coûteux qui depuis belle lurette tirait le chariot à télé pour les autres tontons les goguenots les profs il tiquait glissait cependant qu'un type au journal lisait suivait le curseur j'avais sorti des steaks je souhaitais faire un break ma tortue je l'adorais.

Vieille chèvre (06 février 2005)

J'ai coupé mon sexe avec un canif de scout
Pour le vendre à un milliardaire tacheté rubicond
J'ai bu mon caca devant trois grippe-sou odieux
Qui m'ont dit que j'avais des dents cariées en lot
Ma mère avait un garrot à la jambe droite
Depuis que des brigands la lui avaient entaillée
Mon père était un pingouin sans museau râblé comme un poussin

Tout le monde arrivait ventre à terre et des cailloux
Dans les poches des manteaux pour me les lancer
C'étaient des brutes épaisse et aussi mes amis
Que j'ai tués depuis avec un grand canon
Une idole me disait des mots gentils quand je pleurais
J'avais souvent le cafard quand je partais pour des pays
Où le goémon se réfugie dans les bras des vierges sans enfants
Je regardais sans cesse les pleutres se cacher
Et je leur criais des mots qui leur faisaient comprendre
La religion des infirmes sans pendentif en trois D
Les pédés brandissaient leurs sarcasmes chimériques
Sous les naseaux des skinheads entraînés dans la bouteille
À la mer comme à la guerre quatorze et quarante
Celui qui voulait fuir hors de ce trou de goujats
Fondait le front baptismal censé mettre une fin
Aux agissements des tocards aux Stetsons gommeux
À la gaudriole plantée sur des talons de pin-up

La renaissance d'un âge de pierre immédiat
(20 mars 2005)

Il est très important pour moi de conserver toute l'odeur
des premiers jours où je fus l'ami des gens de mon âge.
Parce que ma reconnaissance n'est pas justifiée le moins du
monde
quand je leur prête tant de bonté, quand je leur accorde
ce violon qui brille en arc en ciel de feux de joie.
Peut-être qu'à force de pratique je perdrai
le masque grimaçant de biture sous lequel
ma bouche fait des sauts de mouton.
C'est si tentant de se laisser guider par des follets
lumineux ;
on s'imagine que des lumignons nous enchantent
alors que ce n'est rien qu'une bille en fer blanc,

Rémy Disdero

ce n'est qu'un tricot de laine idiot.
Laissez tout ceci. C'est bien trop beau,
les joyeux drilles ont mis un pull-over de soie
pour danser devant des murs couverts
de gribouillis sans queue ni blason
que les poivrots sans vergogne
méprisent pour montrer
la supériorité des crânes sans musique dedans.
Laissez tout le marronnier perdre ses fruits,
laissez tomber la grande bataille des rejetons fiévreux de ce
trou,
laissez danser ceux qui croient
dans l'avenir des choses vaines
une renaissance d'un âge de pierre immédiat.

Jimi Hendrix (23 octobre 2005)

Tout en moi pue le bouillon, la rancœur et la haine, on me hait comme un bouseux de campine, il est certain que j'ai un fond aussi mauvais que possible, aussi ai-je pris la décision de me conformer à ma nature intime, à mon poisson pourri, et je suis lâche, je fais l'autruche, oui, je me confesse, Jimi Hendrix bataillait ferme pour boire au robinet de la cause, Jimmy Hendrix était gaucher comme la lèpre qui répand les bons offices des marchands d'ail, il battait le pavé de ses souliers vernis devant le consulat des États-Unis pour faire valoir ses lubies et attacher à son combat des milliers d'ahuris aux manches de jeans trop longues, Jimi Hendrix louchait comme un corniaud, hochait la tête comme un poireau quand il fallait défendre la cause des Noir-Américains.

Un jardin (24 février 2005)

J'irai me tremper dans une eau glacée
Avec une écharpe autour du cou
Sans penser que je mourrai
Dans cinquante ans du typhus
Et de la phobie des ongles rongés ;

J'irai descendre un crime
À la cime d'un pommier
Que je prendrai dans mes doigts fins
En riant de bonté saine ;
Les cadeaux des gens d'ici
Me feront l'oreiller de gloire
À céder le passage aux gueux
Des enfers de la minutie.
Et j'aurai mon rire au fifre
Sans penser que je mourrai
Dans cinquante ans du typhus
Et de la phobie des ongles rongés ;

Car j'ai un jardin de mémoire dans l'eau de mes yeux nus,
Un jardin de mémoire de cristal aimanté
Qui me fait des mains dures de guerrier de feu,
Qui ploie mes cheveux de soufre de guerre,
Et envoie par dessus les clochers de la ville
Le forhu térébrant de mes pensées amères.

Un cœur en caillou (08 avril 2005)

Le cheval pleure sur un lit qu'il a bâti lui-même avec de grands tonneaux,
Le cheval pleure,
Il montre ses dents et hennit.
Le cheval parle puissamment des choses qui lui sont arrivées.
Il a une grande marque noire sur son front ridé,
C'est un vieux cheval qui n'a pas eu de chance,
Son destin était un cœur en caillou
Et un chagrin immense,
Et aujourd'hui,
Le cheval pleure en pensant
Sur le lit qu'il a bâti lui-même avec de grands tonneaux.
Il avait pourtant un cœur immense
Pour aimer et pour aimer
Les fleurs de tous les printemps qu'il ne pouvait pas vivre.
Il avait un cœur si grand
Que la première fois qu'il aimait
Il mourut de chagrin,
Il mourut de chagrin et misérablement
Sans que jamais son amour infini
Trouve la porte du paradis.

Peut-être y a-t-il le vent face au baigneur en maillot de la mer (12 octobre 2004)

Peut-être y a-t-il le vent face au baigneur en maillot de la mer,
peut-être y a-t-il une folie dans cet air qui m'entoure,
un complot sinueux parcourant les rues noires ;
peut-être les âmes solitaires des villes endeuillées

se gaussent du chiffon de leur cou en hiver ;
peut-être cet homme pleure-t-il malgré son bon visage
souriant ;
peut-être pleure-t-il en secret comme en un coin reculé
pour les heures de sa mélancolie ;
peut-être est-il faux le ton de ces voix
et le sourire oblivious sur ces bouches comme un rite,
et peut-être sont-ils laids les enfants blonds qui jouent
en riant par le tréfonds de leurs yeux angéliques.

Les massacres (28 février 2005)

La pluie coule un peu
Sur des tonnelets de roses ;
Une ortie
Dans mon nez muqueux
Prend des poses de diva
Pour endiguer le crétin
Qui pousse aux portes du rire
Et dessine un soleil
Au fond des bouches sans visage,
Sans frein de bonheur à occuper le trône
Des bidons esseulés sur des éléphants roses.

Car les jaloux des rages bigarrées,
Agencent des piquets au tronquet de leur âme
Pour ne rien dire en pleurant
Et ne rien sentir
Que les pensées hautes des chevaliers de lumière ;

Et les parfums des cheveux blonds
Étalent des envies —
Des bouffons tuent le filet des grands poissons du ciel.

Rémy Disdero

Ils mangent la robe des filles aux épaules violettes
Et trémoussent des fleurs brunes sous leurs minois enchantés
En pensant du noir immonde
Mais souriant comme des lapins
Qui auraient l'innocence des grands yeux de diamants.

Brautigan (20 juin 2005)

Ne pense pas qu'à certains jours de l'année
le cœur est un poison
qui t'oblige à regarder ton malheur
sous l'angle démesuré d'une broutille de damoiseau,

s'il est si enclin à survivre aux amoureux,
c'est que ton cœur hiberne dans un jardin
que la sorcière des Brautigan ne peut prendre entre ses ongles
comme un déchet d'orties et de linéaments.

Ne pense pas que ton cœur a fait son temps au fil des jonquilles
bleues,
je sais qu'un hiver froid fait dormir les pucerons
sur des oreilles de ouate
à faire jaunir les gens heureux.

Une odeur de bison fondu (février 2005)

Qu'il est beau ton visage avec ce pli dans le coin de ton œil
Je voudrais des roses pour fleurir les cimetières
Ta bouche est une perle assoiffée de cantiques
Les monstres sont massés au pieds de ton couvert
Ton sourire est un sanglot d'une beauté sans égale
Et une odeur de bison fondu sort d'un tuyau en fer blanc

Le pied bancal de ma chaise n'est plus qu'un mauvais souvenir
Je n'ai plus dans mes pensées que ton sourire amer
Et le pli bohémien dans le coin de ton œil

Cette jeune fille (19 février 2005)

Cette jeune fille est penchée à la manière des malades au
crachat de volonté
et ne pense à rien qu'à des poupées sauvages
et à des chevaliers du ciel volontaires et courageux ;

Elle a douze petits serpents sur ses genoux en cœur de psyché
et ses pieds ruissellent
d'un lait immonde et caillé.

La nuque de cette jeune fille est un morceau de pain moisî
dans les bras d'un monsieur ridicule
fumant un cigare au dos de sa main frêle et moite.
La nuque de cette jeune fille est un rocher de granit au soleil
léché par le vent du matin sans odeur.

Je m'appelle Arcan et je suis le magicien qui vient du fond des
hivers
dégeler la Lune à travers les nuages.

Tout ce dont cette jeune fille a besoin est un bol d'eau de vie à
anse en bois sculpté.

Alors je lui donnerai demain, moi, Arcan le magicien,
Je lui donnerai le bol d'eau de vie à anse à crochet méridien sur
le plat,

Rémy Disdero

Et elle boira des odeurs de tous les pays du monde où je suis
passé,
Elle aura un reflet d'espoir au fond de ses yeux de neige
Que je prendrai dans mon chapeau pour lui donner les jours de
pluie
Et les jours où sa nuque sera un morceau de pain moisI.

T i m o t é o S e r g e ï

L'absent (première pages)

Monsieur le Maire n'a qu'une moustache. Mais elle est à géométrie variable : un côté pointe vers le haut, l'autre vers le bas. Sa commune, c'est Thélis-la-Combe, un hameau de cent quarante habitants, dont soixante électeurs. Il les connaît tous par leur prénom. Leurs maisons sont éparses sur le flanc de la montagne, entre 600 et 1350 m d'altitude. Où qu'il se trouve, ajoutez deux mètres pour trouver l'altitude du chapeau de M. le Maire.

En tant qu'unique employé municipal, et sous son propre commandement, il commence sa journée en tondant l'herbe du bord de la route, devant la mairie, au milieu du bourg. Le bourg, d'ailleurs, ne compte que la mairie. Et l'église. Et la maison de M. le Maire.

Voilà Marcel qui fait descendre son ventre de son antre dans la montagne. Il rechigne. De sa pogne, il se peigne : il faut plaire à M. le Maire. C'est que Marcel vient le trouver pour un problème « municipal ». Rien que ce mot à quatre syllabes lui fait peur. Il s'approche pour lui parler, M le Maire ne l'a pas vu. Et lorsqu'il le voit, il coupe la tondeuse qui coupe le gazon qui coupe la route qui coupe le village.

Alors

Le grand silence du ciel immense de l'herbe tendre se fait entendre.

Marcel s'approche et ouvre la bouche : ...

Une voiture descend la route, qui l'oblige à se taire. Marcel recule de quelques pas pour laisser passer l'auto. C'est un

Timotéo Sergéï

touriste perdu dans sa petite Renault blanche. La voiture est passée.

— Ben voilà, M. Le Maire. Je viens vous parler d'un problème « mucini...Su...Mi... nu...cipal ».

M. le Maire, derrière sa moustache, cache son sourire.

— L'éclairage public... ben, oui.

— Oui, Marcel ?

— Ben là, dans mon coin, il fonctionne plus.

— Ah, C'est sans doute le fil. Il doit être coupé.

La solitude, ce n'est pas facile à cent quarante sur une montagne.

Marcel s'est maintenant rendu au boulodrome. Il se tient debout sur le gravier fin, habillé d'un pull à col en V et d'un T-shirt XXL barré d'un grand M qui lui donnent un R gentil. Il sourit au ciel. Et laisse sa nuque chauffer au soleil. Il vient de conduire son neveu à l'école. Maintenant, il attend ses copains de pétanque. Ils vont arriver sans doute. Le soleil est chaud. Il fait du bien. Rien que de rester debout fait du bien. Rester debout donne l'impression d'être fort. De pouvoir rester là pour la vie. « Plus tard, je serai couché pour la mort », pense Marcel. Les voitures qui passent lui font un petit vent comme des frappes amicales dans le dos qui pourraient donner l'impression qu'il va tomber. Mais Marcel, les yeux fermés, se sent un arbre. Un arbre avec un pantalon à plis, mais un arbre solide, et il laisse le vent le caresser. Il reste droit. Il écoute chaque auto suivre la route et s'approcher jusqu'à faire peur. Il joue la cécité. Vont-elles l'éviter ? Marcel les sent venir, lentement,

plus près,

plus près,

tout près.

Timotéo Sergéï

Il sent le vent tout à coup le transpercer avec dix mille épines de fer.

Puis il écoute le murmure s'éloigner. Le choc n'a pas existé. Et l'arbre a tenu bon.

Encore une : le bruit grimpe, vibre, sombre, grandit, grandit, gronde

Et s'arrête. Marcel ouvre les yeux. Une petite Renault blanche est là, vitre ouverte, et un homme demande :

— Bonjour ! Y a-t-il un fleuriste par ici ?

— Oh ? Ben non. Il faudrait descendre à la ville. Là, il y en a un, derrière l'église. Ben oui.

— Derrière l'église ? Ça va, merci beaucoup. Bonne journée !

Et la voiture disparaît. Des fleurs ? Pourquoi des fleurs ? Marcel qui était arbre a vu passer des fleurs. Il regarde sa montre : il ne peut plus attendre ses copains. Il n'a pas pu jouer, mais il aura profité du soleil du matin.

— Oh, Marcel ! Tu reviendras demain ? lui crie une voix.

Demain, Marcel ne sera plus seul. Il jouera à la pétanque. Mais pétanqueur sans le cœur, ce n'est pas la même chose...

Lilo, debout dans la cour de récréation, attend Nicolas, son meilleur ami. Il a lâché la grande main chaude de son oncle Marcel, juste devant la grille, il y a un quart d'heure environ. Et il s'appuie à cette grille en regardant la rue entre deux barreaux. Du haut de son petit mètre dix, il voit la réalité des voitures un peu plus haut que la hauteur des pots d'échappement. Ses petits doigts entourent le métal blanc.

Une mobylette passe et pétarade à t'en péter les tympans tant qu'à tout éclater ! Lilo pose ses mains sur ses oreilles !

« En tous cas, je ne serai jamais comme toi ! » se dit-il.

Il voit à présent la grosse voiture des parents de Crinoline qui s'arrête sur le passage piétonnier. Lilo sait qu'ils ne peuvent pas s'arrêter là.

Timotéo Sergéï

« En tous cas, je ne ferai jamais comme eux ! »

Voilà Christine, l'institutrice qui arrive, mal posée sur ses talons hauts. Pressée, chargée de paquets, elle traverse hors des clous. Lilo sait qu'elle ne peut pas. Elle aussi le sait.

« En tous cas, je ne ferai jamais comme vous ! »

D'autres enfants arrivent, descendant de la voiture de leurs parents en ouvrant la porte sur la circulation. Coup de frein ! Lilo sait qu'on ne descend pas de ce côté-là ! En tous cas, quand il sera grand, il ne sera jamais co...

Le papa sort de sa voiture pour se fâcher et pour se battre. Il est fort comme quatre. Alors c'est ça, être fort comme un papa ?

Un peu plus loin, un petit monsieur descend de sa petite Renault blanche et entre dans un magasin : chez le fleuriste, ouvert dès le matin. Alors c'est ça, être beau comme un papa ?

Et son ami Nicolas, où est-il ? Le car scolaire arrive, les portes s'ouvrent et une joyeuse dégringolade de cris forme comme une cascade d'eau gaie et bondissante : c'est le fil de l'eau, la source de la vie qui coule jusque dans la classe. Lilo n'y voit pas son ami.

Christine est institutrice. Mince, blonde, elle porte aujourd'hui un pull long, une jupe courte, des boucles d'oreilles fines et des bottes à talon. Sans doute ses bottes ne l'aident-elles pas à marcher, mais elle peut voir le monde d'un peu plus haut : ce n'est pas facile d'être femme. Où peut-on trouver le bonheur ? Un peu plus près du ciel ?

Elle est arrivée ce matin, son regard a croisé celui de Lilo. Elle avait les bras chargés de paquets. Aujourd'hui sera leçon de bricolage, journée de créativité et de détente : ils fabriqueront des chaises en fil de fer. Cela fera du bien aux enfants qui peinent à se concentrer. « Une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine », se dit-elle en souriant.

Timotéo Sergéï

Mais Christine perd le sourire quand elle se préoccupe de l'avenir de ces enfants : les parents sont chômeurs depuis si longtemps. Que devient le fameux « modèle paternel » qui vous guidait vers la raison, vers le travail bien fait, vers le bonheur de se savoir utile ?

- Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?
- Rien.
- Et toi, qu'est-ce que tu feras plus tard ?
- Ben... rien !

Rien à faire. Et une chaise en fil de fer ne pourra rien y changer. Rien de bien. Le bonheur est-il dans le travail ? Est-il dans la tête ? Est-il dans l'invention perpétuelle ? Est-il dans les bras de quelqu'un qui vous aime ? Ou dans les bras de quelqu'un que vous aimez ?

Christine aperçoit, un peu triste, un homme qui sort de la boutique du fleuriste avec un grand bouquet de narcisses. Songeuse, elle attend son prince charmant. Charmeuse, elle attend son Prince songeant. Sa tête à elle, elle est bien faite, elle mériterait qu'un homme s'y arrête.

Toc toc.

Le directeur ouvre la porte et parle comme une guillotine :

- Vous n'oubliez pas de faire avancer la matière, Christine ? Les parents réclament. Les enfants ne connaissent pas encore l'histoire de Louis XVI. C'est important !

— Oui, Monsieur le directeur.

La petite chaise en fil de fer sera pour la semaine prochaine. Commençons par le trône de Louis XVI. Sa tête était si bien faite...

Annonay (F), décembre 2003.

Y v e s L e b o n

Province extrême (extraits)

On ne sait
quel geôlier ferme la porte du livre
ou l'ouvre On ne sait quand
il pique un somme ou
se réveille. On ne sait
quel jeu il joue : je vous
enchaîne, je vous libère.
On ne sait s'il donne
les clés sous la menace ou les reprend
à la vue du revolver
blanc brodé d'encre.

Livre livré en livrée,
prisonnier rayé.



Je me trouvais dans le journal. Était-ce au milieu d'un titre ou assis les coudes sur le bureau ? Les lettres tremblaient, les mots se délitaient, se dévidaient, se débridaient à l'œil nu.

Le crime parachevé, les phrases dissolues dissolvaient leur disgrâce.

Je restais de marbre, tous blancs dehors. Ou bâtonnais les mots de peur qu'ils ne s'échappent. Ils s'évadaient quand même entre les barreaux des lettres imprimées. Et moi, gardien des vents, bourreau abandonné, je les regardais fuir éternellement.

◆

Les lignes de plomb arrivaient toutes chaudes sur le marbre. On composait la page en disposant les titres, les filets, en apprétant les blancs. La première étape était un journal à l'envers. Pour lire avant les autres, j'avais appris à lire autrement. Plomb gris et noir, souvent encré. Nos manchettes et nos coudes étaient tachés ; nos cœurs aussi que les coquilles et les mastics faisaient palpiter.

Mots sciés, mots manchettes, j'avais peur de vous ; je craignais vos coups fourrés, votre sève baveuse, vos scènes de ménage.

Quand vous étiez sous presse, vous défiliez avec beaucoup d'allure. Vous traversiez la pénombre qui envahissait mon cerveau. J'étais bon pour les rêves que vous travestissiez parfois en cauchemars dans l'impression de la dernière fièvre.

◆

Même écrire sur la neige.
Toute empreinte de pas
conduit à la mort. Tout
être se découvre vite gibier.

Quittez l'ombrage
du tilleul pour regarder
la nuit. Frémir
comme une feuille en vol.

◆

Je ne m'étais pas aperçu du
voyage sans retour.
J'avais pénétré dans
un pays où les hommes
se prenaient pour des ombres.
Et je ne savais pas les mots
qu'il leur plaît de ne pas dire.

◆

Hors les murs, hors les mots, que dire ? Les mots amers mâchés pour la mer, les mots morts sans combat, les mots le mors aux dents, les mots mous et glaireux comme des limaces, les mots bannis, les mots-providences, les mots tout-puissants.

Venise de mots qui s'enfonce dans la lagune des phrases. Mensonges et messes noires. Mots blancs qui bêlent à l'est. Montagne de mots blancs qui barrent l'horizon. Nous ne parlerons plus.

◆

Les mots mentent. Les mots
mendient. Les mots sont
rationnés,
jetés en prison. Les mots
s'entretuent. Les mots
connaissent le froid, la faim.
Les mots tombent
comme des mouches. Les mots
de s'être mêlés à moi
me maudissent. Les mots
saccagent les mots. Les mots
dorment comme du plomb
au fond du gouffre. Les mots
coupent des têtes. Je me
retournais. Les mots
se mouraient dans leur extase.

◆

Je fais semblant d'écrire,
ne vous y trompez pas.
Je suis malade et faible.
Ma main tremble, je tiens
ma tête à deux mains pour qu'elle ne tombe pas.
Mes rêves en morceaux
filent comme des étoiles. Je
ne cherche plus à les attraper.

Me voici devant vous nu, sans défense.
Je suis un Indien d'Amazonie.
La forêt, les astres, voilà
toute mon écriture. Les mains vides.
Les dieux ont vidé mes poches
avant de me déshabiller.

♦

On me montra un champion. Il parlait avec aisance, haut, avec brio même, comme si son état allait de soi. Je ne sus où me mettre. C'était un coupeur de tête et de cheveux en quatre. Tout le monde le voulait pour causer.

La soirée durant, je l'évitai soigneusement et sans ostentation. J'étais presque content de moi. Sans doute trop pressé, croyant la journée finie, je m'en allai. Lui rentrait. Nos deux têtes se cognèrent. Il n'était plus question de nous ignorer.

♦

Je buvais du rhum, un rhum sublime, de cette espèce de rhum de la Jamaïque qui dépasse tout entendement. Je m'en rinçais la bouche. Et ma bouche était un verre. Et le verre était du rhum. Prête-moi ton rhum pour écrire un mot, mais le verre s'émette et carillonne. Je n'ai plus de mot, plus de rhum et plus de verre.

Ai-je bu ? Cette lassitude, cet escargot et ces semelles de plomb dans ma tête. Vidons les lieux. Tu divagues : là où tu es, c'est nulle part.



Il portait une cape noire, mais il neigea sur sa cape noire. Sa casquette était noire, mais il neigea sur sa casquette. Noires ses bottines sur lesquelles il neigea. Et sa peau qui était noire reçut la neige. Comme un sommet il se couvrit d'absence. Il neigea aussi dans ses artères. Au-dedans comme au-dehors, il neigea, dru et blanc.

Des explorateurs le découvrirent. Ils l'inventèrent, car ils ne purent jamais prouver son existence.



Yves Lebon

Nous sommes condamnés à inventer notre durée, la durée,
le temps qui passe, notre mensonge.

La vie est exécrable comme tout ce qui court au désastre :
la rose et le porc, l'arbre et la pierre.

L'étincelle naît du désordre.

L'ordre et le plaisir sont un opium qui nous rapproche de
la mort en nous ôtant toute lucidité. Les partisans de l'ordre
sont des hommes légers. Ils passent sans voir auprès des
miroirs qui ouvrent les yeux des morts.

◆

Sauf deux hommes grenouilles,
personne n'a vu le fond
du fleuve ce jour-là.
Pourtant la ville paressait
sur la berge. Tous traînaient
la semelle avant de
retourner chez soi pour manger,
regarder la télé,
s'endormir
avec, en tête, la vision
de sauveteurs palmés
disparaissant tour à tour
dans l'épaisseur fuyante des eaux.

V a l é r i e N i m a l

Les minutes célibataires (extraits)

L'ascenseur

Un. Cet homme porte un jeans usé. Deux. Les boucles rebelles. Trois. Les yeux outremer. Quatre, il me dévisage. Cinq. Impossible de ne pas le regarder. Six. Quand l'ascenseur va-t-il s'arrêter ? Sept. Ouverture des portes. Il descend. « Nous travaillons au septième étage », lance la Directrice des Ressources Humaines qui m'a engagée. Elle me fait signe de la suivre. Je m'exécute, chancelante. Mes pas s'accordent mal au rythme de mon cœur affolé. Le souvenir de cet homme solaire me poursuit dans les couloirs de la société.

La Directrice me fait visiter les bureaux et me présente les employés. Enfin, elle me le désigne. Voici Dionys, dit-elle. Sur son grand bureau, un casque de viking guette les visiteurs. (Ce doit être un chef.) Dionys me sourit et plonge illico son regard entre mes seins. Je rougis et me souviens que je porte un T-shirt avec une reproduction photographique des Twin Towers. Beau panorama de New-York, remarque-t-il.

Le temps passe et nous nous croisons dans les couloirs, aux réunions, aux déjeuners d'entreprise. Puis arrive le 11 septembre. Au cours de la journée, alertés par les informations qui circulent, les employés se regroupent et descendent au

sous-sol. De même, je me laisse emporter par la vague de panique et rejoins mes collègues. Tous regardent les images des attentats de New York qui passent en boucle à la télévision. L'assemblée, employés, directeurs, personnel d'entretien, semble hypnotisée par l'horreur de l'actualité.

Hébétée, je me lève machinalement et m'écarte de la foule. Remonter dans mon bureau, ne plus voir ces images. Dionys me suit, il monte dans l'ascenseur, son casque de viking sous le bras. D'un coup, l'ascenseur se bloque. Une panne ? Je veux faire retentir l'alarme, mais il arrête mon geste, dépose son casque et me serre dans ses bras. « On dirait la fin d'un monde », dit-il et il m'offre un baiser. Nos lèvres fusionnent, sa salive descend dans ma gorge, sa chaleur m'enveloppe toute entière, sa bouche murmure des folles paroles, il me soulève d'un geste agile, mes jambes enserrent sa taille, ma bouche boit la sienne et ses mains dévalent les courbes de mon corps abandonné. Plus rien n'a lieu d'exister que notre étreinte, dans cet ascenseur.

L'oreille

C'était le temps du premier soutien-gorge et des cours de danse, le mercredi après-midi. Je me souviens des regards, dans le vestiaire, quand j'ai dévoilé ce soutien-gorge aux yeux de toutes. Dès que les filles se déshabillent, elles comparant leurs attributs. Certaines, les plus crâneuses, font des commentaires. Je reçus des remarques sur la découpe du balconnet et des compliments sur mes seins, tandis que je l'enlevais pour enfiler un tutu. Le cours de danse m'inculquait l'endurance. J'y

laissais de la sueur et beaucoup de souffrance. Je sentais les muscles de mes jambes s'assouplir ; le grand écart n'était pas loin.

Quelques parents assistaient aux leçons. Quatre ou cinq personnes nous regardaient, ce jour-là, assises sur un banc. Un garçon aux cheveux noirs accompagnait sa sœur. Après une série d'entrechats, je me tenais debout, décontractée, les chaussons aux sols. Je sentis un picotement dans l'oreille et voulus me soulager. Sans me soucier des apparences, j'introduisis mon petit doigt dans le pavillon de l'oreille qui me chatouillait. Au plaisir de cet instant se mêla une sensation étrange d'être vue, observée, sous toutes les coutures, par cet étranger aux cheveux noirs. Mon geste et la découverte qu'il m'épiait me firent oublier les consignes du professeur. Je finis la leçon sous l'emprise de son regard et des frissons qui montaient entre mes omoplates.

À la fin de la séance, le jeune homme aux cheveux noirs m'attendait. Il s'approcha de moi, sans mot dire, me prit le bras et m'attira entre les doubles portes battantes de la salle de danse. Je sentis son souffle sur ma nuque, qui remonta sur mon oreille, et la pointe de sa langue toucha le pavillon où logeait mon désir. Entrant et sortant sa langue mouillée de mon oreille en feu, il m'offrit le premier des délices que je connus avec lui.

Chaque fois que cette oreille me fait des siennes, aujourd'hui encore, j'introduis mon petit doigt dedans et je revis notre premier baiser.

La fenêtre entrebâillée

À Copenhague, je dormais la fenêtre ouverte. Par tous les temps, même durant l'hiver. J'habitais un rez-de-chaussée donnant sur une arrière-cour et un jardin. C'était un immeuble communautaire, géré par la commune et entretenu par ses habitants.

Au printemps, la neige persistait. J'ouvrais les yeux de plus en plus tôt, au rythme du soleil levant. Je me levais, j'écartais les rideaux et j'admirais l'aurore.

Le matin où la neige avait fondu, un homme apparut dans le jardin. Il venait de se relever parmi les herbes hautes, et semblait couvert de rosée. Les gouttes d'eau sur sa peau faisaient miroiter la lumière du matin. Je ne sus s'il m'avait vue.

Désormais chaque matin, il pratiquait cette gymnastique dans l'herbe et je le regardais par la fenêtre entrebâillée.

Au solstice d'été, la nuit la plus courte de l'année, je ne dormis pas. J'attendis qu'il arrive, à quatre heures du matin et je le rejoignis dans le jardin. Il ne fut pas surpris de me voir et m'invita à plonger dans les herbes humides. C'était, selon lui, le meilleur remède contre l'anxiété et la fatigue. Je me dévêtu et disparus entre les jeunes pousses avec lui.

Le lendemain, avant l'aube même, j'entendis ma fenêtre grincer. C'était lui. Il se glissa sous mes draps et revint chaque nuit.

L'agence

« Cherche jeune femme pour repassage et travaux divers. » Cette annonce était publiée dans un journal. J'ai appelé le numéro de téléphone. Une dame m'a demandé de me décrire et s'est intéressée à mon passé de danseuse. Elle m'a dit que je ferais l'affaire. Quand je l'ai vue, j'ai sursauté à cause de ses gants en plastique jaune et de son tablier en toile cirée. Madame Arlette m'a menée au bout d'un couloir sombre, derrière une porte en accordéon. Je repasserais dans la cuisine. Elle m'a montré le panier à linge.

Chaque samedi, Madame Arlette s'en allait, et je repassais. Le téléphone sonnait régulièrement. Un soir, elle m'a proposé de m'augmenter, si j'acceptais également de prendre les appels. Le samedi d'après, j'ai répondu au téléphone. C'étaient des hommes. Madame Arlette ? Vous êtes sa nouvelle collaboratrice ? Votre voix est très belle, mademoiselle. Êtes-vous dans le métier ? Et si je passais à l'agence ? Comment êtes-vous, au fond ? Si les clients poussaient le bouchon trop loin, je raccrochais, poliment.

Un homme à l'accent allemand appelait souvent. Il posait beaucoup de questions : Êtes-vous déchaussée ? Comment sont vos souliers ? Décrivez-moi vos pieds. Une autre fois, il s'est confié sur ses goûts en matières de chaussures. Il a pris l'habitude de rappeler à la même heure. Il m'a demandé ma pointure, si je portais du vernis à ongles, de quelle couleur, quelle était ma cambrure, comment je marchais sur des talons aiguilles. Quelles étaient mes paires préférées. Je lui ai raconté mes escarpins à bride, mes bottines lacées, mes Salomé en cuir doré qui me faisaient souffrir.

D'autres clients insistaient pour que je les renseigne sur le catalogue de Madame Arlette. Je l'ai découvert en fouillant dans le tiroir du secrétaire. Il contenait des centaines de pho-

Valérie Nimal

tographies de chevilles et de pieds. Toutes avaient une légende, une carte d'identité de pieds.

L'homme à l'accent allemand n'a jamais proposé de me rencontrer. Je lui en suis reconnaissante, cela aurait tout gâché. Pour conclure cette histoire, j'ai trempé mes pieds dans de la peinture argentée et je les ai imprimés sur une feuille de papier. Je lui ai envoyé mes empreintes, avec mon meilleur souvenir.

René Swennen

Hestia

En hommage à Alain Bosquet.

Il y a trois cœurs qu'Aphrodite ne peut persuader ni séduire : l'Athéna au yeux pers, la brillante Artémis aux flèches d'or, et la Vierge vénérée, Hestia, qui prêta le serment de rester vierge. Zeus le Père lui accorda un beau privilège : elle l'installa au cœur de la maison.

(« Hymne homérique à Aphrodite », 6, 7, 16, 22, 27, 29, 30.)

Hestia

L'histoire est simple, elle tient en quelques lignes et a la concision des notes de plaidoirie d'un avocat. Il a quitté sa femme et ses quatre enfants parce qu'il cherchait le bonheur. À sa femme, le jour qu'il l'a quittée, il a dit : « Ça t'apprendra à faire l'amour trois fois par an. » Il a trouvé le bonheur auprès d'une autre femme qui fait l'amour trois fois par jour, qui est propre et fidèle, sincère et attentive, entièrement vouée à l'équilibre du couple. Ils sont devenus un modèle de vie épanouie. Un soir, son fils aîné lui a téléphoné. Il lui a

René Swennen

dit : « Papa, maman te l'a caché parce qu'elle ne voulait pas te donner des remords, mais elle a un cancer et va mourir. Elle voudrait te revoir. » Il a dit à sa seconde femme qu'il devait rendre visite à sa première femme, car celle-ci avait un cancer. Sa seconde femme lui a dit que s'il faisait cela, elle le quitterait. Il a hésité un peu, puis sur un nouvel appel de son fils, il est allé rendre visite à sa première femme qui était en effet au plus mal. Sa seconde femme l'a quitté sur-le-champ, elle vient d'intenter un procès en divorce. Il a tout perdu, le bonheur, l'argent, un intérieur douillet, une vie réglée et paisible, une femme qui faisait l'amour trois fois par jour, et c'est de cela précisément, d'avoir tout perdu, qu'il est content. Il fréquente un centre de relaxation à New York, car l'histoire se passe à New York. Le centre est dédié à Déméter et Coré. L'histoire des deux déesses y est racontée par Charlton Heston d'une voix grave et suave, mais lui, ayant lu un livre sur les dieux antiques, pense que sa vie est vouée à Hestia, la déesse vierge, celle qui règne au cœur de la maison. La déesse lui est apparue sur le lit de mort de sa femme et périodiquement lui apparaît en rêve, lumineuse et superbe. À sa seconde femme, il vient d'écrire une lettre en la traitant de « conne ». Son avocat lui a dit qu'il n'aurait pas dû écrire cela. Il a recommencé et a composé en l'honneur de Hestia la série des « 58 lettres à la conne » qu'il vient de publier à compte d'auteur et qui rencontre un certain succès dans les associations d'hommes divorcés. Chaque nuit, il attend l'apparition d'Hestia ou parfois de sa femme, mais y a-t-il une différence entre le corps et l'âme préexistante au corps ?

N o t i c e s b i o - b i b l i o g r a p h i q u e s

Fabrizio Bajec est né à Tunis en 1975 et vit à Viterbo (Italie). Il traduit des poètes francophones et américains pour plusieurs revues. Ses poèmes ont été édités en Italie dans des revues et des anthologies, et réunis dans une premier petit recueil, *Corpo Nemico*, qui fait partie du 8^e cahier de poésie italienne (Marsos y Marcos). Il collabore en tant que critique à *L'Annuaire de poésie* (Castelvecchi éditeur). Il écrit pour la scène des pièces comme *Succhi di Frutta* (2004), présenté au festival de dramaturgie internationale « Quartieri dell' Arte » (Viterbo), les monologues *Aiuto* (2005), représenté à Milan, et *Ouverture* (2006), actuellement joué à Rome.

Laurence Bosmans, née en 1969, écrit dans plusieurs directions (roman, nouvelles, théâtre — une pièce montée à Grenoble en 2005). Elle est aussi réalisatrice de courts-métrages, créatrices d'installations vidéos, scénographe et photographe. Un talent polymorphe que *Le Fram* accueille pour des textes inédits.

Rémy Disdero est poète et dessinateur. Il est né à Boulogne en 1983. Commis voyageur à 17 ans, lieutenant de louveterie à 19, puis vagabond. Voyage en Norvège, pays de son auteur fétiche, Hamsun. *Pronunciamiento*, premier recueil illustré édité en 2004. En Belgique, il participe à ses premières lectures poétiques. Premier Prix de Poésie libre du Grand Prix Vendée 2005. Mention d'honneur au Prix de poésie Angel Miguel Pozanco 2005.

Gheorghe Grigurcu, né en 1936 à Soroca, Roumanie. Diplômé en lettres (Faculté de Philologie de l'Université de Cluj). Il débute en poésie en 1968. Depuis lors, il a publié de nombreux volumes, dont *Trois nuages*, 1969 ; *Le Fleuve incinéré*, 1971 ; *Apologies*, 1975 ; *La Rigueur de l'air*, 1978 ; *Contemplations*, 1984 ; *Le Miroir et le Vide*, 1993. *Une rose apprend les mathématiques*, une anthologie de sa poésie, est parue en 2004. Reconnu dans son pays comme poète, il l'est aussi comme critique littéraire et polémiste. Il est également l'auteur d'importantes études sur la poésie roumaine.

Andrea Inglese : né à Turin en 1967, il vit à Milan. Docteur en littérature comparée, il a publié des livres de poésie et aussi des textes à caractère philosophique : *Ákusma. Forme della poesia contemporanea* (Metauro, 2000), *Inventari con disegni di Carlo Benvenuto* (Mazzoli Editore, 2001).

Yves Lebon, journaliste et poète liégeois, est décédé en 2003. Son

Notices bio-bibliographiques

recueil *Le Poète inconnu* a paru aux Éditions L'Arbres à Paroles. Yves Lebon nous laisse de nombreux poèmes, dont Irène Stecyk assure l'édition posthume. Quelques-uns viennent de paraître dans *Promenades liégeoises avec Bernard Gheur*. Ceux que nous proposons aujourd'hui sont extraits d'un ensemble inédit intitulé *Province extrême*.

Ariane Le Fort est mariée et mère de deux enfants. Elle a fait ses études primaires et secondaires à l'Athénée Royal de Rixensart (section latin-grec), une année universitaire à Goshen College (Goshen - Indiana - USA) et enfin une licence en journalisme et communication à l'ULB (1979-1983). Depuis la fin de ses études, elle concilie écriture et activités professionnelles. Elle a obtenu le prix Rossel en 2003 pour son quatrième roman *Beau Fils*.

Valérie Nimal a publié le *La Robe de mariée* au Fram en 2004. Les textes inédits publiés dans ce numéro ont été écrits pour la radio puis diffusés sur les ondes.

Frédéric Saenen est né en 1973 dans la région liégeoise. Il est professeur de français langue étrangère à l'Université de Liège. Il a publié plusieurs recueils de poésie, dont *Qui je suis* aux Éditions Le Fram, et des articles de critique dans diverses revues littéraires belges et françaises. Il anime la revue *Jibrile* avec Frédéric Dufouing. Il a participé avec, entre autres, Dominique Massaut, Christian Duray et Vincent Tholomé, au roboratif « Big band de Littérature féroce ».

Né en 1964, Timotéo Sergeï vit depuis quelques années dans la région verviétoise entre la plume et le théâtre de rue. Il n'a jamais encore publié. Il cherche donc une nouvelle portière pour sa voiture.

René Swennen, romancier et avocat, a obtenu le Prix Rossel en 1987 pour *Les Trois Frères*. Il est également l'auteur du *Roman du linceul* et des deux pamphlets *Belgique Requiem*. Depuis quelques années, il se consacre de préférence à la nouvelle et à la forme courte, comme en atteste ce texte inédit.

Geert van Istendael est né en 1947 à Uccle. Il a étudié la philosophie et la sociologie à la KULeuven. Il est journaliste au journal télévisé flamand lorsqu'il débute en littérature en 1983 avec *De iguanodons van Bernissart. Een Belgisch gedicht* (*Les Iguanodons de Bernissart. Un poème belge*). Il écrit une poésie vivace et accessible, dont le temps, l'espace et l'émerveillement sont les thèmes centraux. Son second recueil, *Plattegronden*, 1987 (*Plans*), est une évocation lyrique de la ville de Bruxelles, qui forme une source d'inspiration importante pour son œuvre. En 1989, il a publié un essai *Het Belgisch labyrinth*, publié en traduction au Castor Astral.

L e F r a m

- n° 13 David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NÈVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG
- n° 12 Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUČI – Tina STROHEKER
- n° 11 Ben ARES – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIC – Valérie NIMAL – János OLAH.
- n° 10 George ALMOSNINO – Joël BAQUE – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÏ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE.
- n° 9 Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI.
- n° 8 Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALaise – Anne-Lise GROBETY – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMARTONI.
- n° 7 Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JONAS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François WATLET.
- n° 6 Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN.

- n° 5 Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin FERONT – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT.
- n° 4 Carino BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica DRAGHINCESCU – Támas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON – Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI – Gwenaëlle STUBBE.
- n° 3 Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI – Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS – Frédéric SAENEN – André TILLIEU.
- n° 2 Nicolas ANCION – Anne-Marie BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE.
- n° 1 Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX – Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

Prix au numéro : 7 €. Prix de l'abonnement (pour 4 numéros et un volume hors-série) : 25 €. Pour la Belgique : par virement au compte n° 000-3255554-40 de « Le Fram ». Pour la France : par chèque à l'ordre de Serge Delaive.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve _____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____
_____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
_____ de Hilde Ketelaer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal
Le Chas de l'aiguille _____ de Roland Counard

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Diffusion : Aden, 405-407, Avenue van Volxem,
B-1190 Bruxelles
adendif@skynet.be

Adresse électronique : LeFram@gmail.com
Site internet : www.lefram.com

Composition : Gérald Purnelle
Illustration de couverture : Jacques Lint

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

L e F r a m

n° 14 hiver-printemps 2006

Fabrizio Bajec

Laurence Bosmans

Rémy Disdero

Gheorghe Grigurcu

Andrea Inglese

Yves Lebon

Ariane Le Fort

Valérie Nimal

Frédéric Saenen

Timotéo Sergeï

René Swennen

Geert van Istendael

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623

ISBN : 2-930330-22-8
